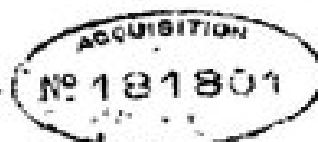


E L E G I E S  
DE IAN DOVBLET

DIEPPOYS.



AVEC PRIVILEGE.

A PARIS,

Pour Charles Langelier, Libraire Juré de l'Université de Paris,  
tenant sa boutique au Perron de la Salle des Merciers,  
joignant la porte de la grand salle du Palais.

1559.

# Élégies et Épigrammes

Jean Doublet

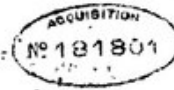


Paris, 1559

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

E L E G I E S  
DE IAN DOVBLET

DIEPPOYS.



AVEC PRIVILEGE.

A P A R I S,

Pour Charles Langelier, Libraire juré de l'Université de Paris,  
tenant sa boutique au Perron de la Salle des Merciers,  
joignant la porte de la grand salle du Palais.

1559.

Source: gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

AV LECTEUR.

**I**

*ne fai doute, Lecteur debonnaire, que plusieurs graues & vertueus personages, & bien doctes ne trouuent mauuais en*

la plus part de mes rimes ce sujet d'Amour, lequel aiant empesché pieça toutes les presses de France, s'est fait appeler par quelcun ajsés ironiquemēt Françoise filosofie, & aucunemēt suis-ie bien de leur auis. Mais il te plaira cōsiderer que l'aeuglée ardeur de ieunesse, aiant pris, malgré toutes mes raisons, le frein aus dens, m'emporta par force en ce champ de son plaisir. Dans lequel errant en depit de moy, ne sauoï, pour vn peu me defennuyer, autre chose faire que rediger aucunesfois par écrits quelques miēnes fantasies, en termes & propos conuenans tant à mon age qu'à ma fortune. Ce qui m'a, peut estre, diuertit de plus facheus maus. Toutefois en ce faisant ie ne crein auoir beaucoup transgressé les bornes de modestie : aiant tousiours euité comme vn rocher toute cete deshoneste lasciueté, laquelle vsurpée impudemmēt par quelques antiques Elegiaques, les a rēdus moins recommandables aus chastes oreilles, & a fait grand tort au reste, de leurs doctes & ingenieuses inuentions : Là ou, s'ils eussent mieus aimé tirer quelque peu, que du tout lacher la bride à leurs esprits, on ne leur auroit reproché peut-estre les ébas de leur ieunesse, non plus qu'à Platon : lequel, selon Aule Gelle, aiant peu après a traiter tāt de diuine & humaine sapiēce, se ioua d'epigrammes amoureux en son premier age. Car telle imperfection ne merite moins estre excusee en vn homme ieune, que la verdeur & furté en vn fruit non mur. Quant à cete nouvelle cōposition de Frācoises Elegies, à la miēne volonté que quelque esprit plus eureus s'y fut bien employé deuant moy, lequel auroit, peut estre, inuēté quelque vers & nombre plus propre & mieus raportāt au disthique elegiaque. Car, quant à moy, voiāt la facon vulgaire de nos vers estre plus courte que l'exametre & pentametre, & la difficulté de mesurer deux lignes Françoises capables de sentence entiere & parfaite, ainsi que se trouue ordinairement le sens clos en vn disthique : Je confesse que mes dois n'ont sceu, pour cete heure, tordre fil plus propre à lier & assembler fleurs elegiaques que ces petis quatreins de vers inegaus.

N'aiant toutefois delibéré me tant complaire ny ostiner en ma propre inuention, que ie ne la laisse & quite tres-uoluntiers si tōt qu'il en sortira d'autre main quelcune meilleure. Au demeurāt, ie ne doute ausi, qu'entre mes rimes ne se trouuent plusieurs termes, qui sentēt à pleine bouche ce terroir de Normãdie, veu que i en suis né, & y ay tant de temps esté nourry. Mais avec ce qu'iceus termes m'ont semblé autāt ou plus propres &

*signifiãs, qu'autres quelconques d'ailleurs, l'affection que chacun naturellement doit porter à sa patrie, ainsi que i'espere, m'en excusera. Car l'amour que i ay à ce lieu de ma naissance, m'en fait plaire non seulement le langage, qui n'est que bon : mais paraventure aussi quelques vices. Et ne voy point que ce tresnoble royaume de France, aiant inseparablement marié à sa couronne, nostre Normãdie, ne doive admettre le bon lâgãge d'icelle (qui n'est à vray dire que le sien mesme ) aussi bien que toutes les autres choses. Car s'il deigne bien recevoir nos hõmes au service de ses guerres, & admettre nos deniers en to ses affaires, pourquoy dedaignera-il vne douzaine, peut estre, de bõs nos Normans, portãs sa mesme liurée, & afsés connus pour siens, veu que à tout propos il en emprunte mille barbares & étrangers, voire des mains mesme de ses ennemis ? Or, pour l'orthographe, s'entrebattent les Grammariens tãt qu'il leur plaira : Je trouue les nouvelles raisons estre les meilleures, si le plus cõmun vsaige leur auoit donné son consentement. Car par elles, le vray son de nos paroles pourroit demourer plus fidelement à iamais representé. Mais quant à moy, ne presumant point que mes opuscules soient pour passer à vne posterité, ie ne me suis point beaucoup soucié de changer ainsi rigoureusement toute l'écriture acoutumée, & ay permis aus Libraires s'y gouverner à leur poste : me doutant bien, que mille autres vices, lours & grans assez en ce petit liure, ne te donneront loisir (ô lecteur) d'arrester ton œil sur telle maniere de legeres fautes.*

In Giouenil faillir é men vergogna.

## ELEGIE DE I. D.

À IAN DOVBLET  
*Dieppoys.*

**L** A mesme main, qui sous l'art de sa mere  
L'horreur des vès violente apaisoit,  
Et avec Apollon son pere

Vanter vn Orphée faifoit.  
Dessoubs sa harpe alors industrieuse  
Trainoit sonnans vne douce chanson,  
    (Chose semble bien merueilleuse)  
    Les rochers & chesnes au son.  
Chesnes & rocs estoient la sotte troupe,  
Le peuple sot sautelant alentour,  
    Qui ne veit onc la double croupe,  
    Ou les neuf seurs font leur sejour.  
C'estoit la gent des siecles miserables,  
Qui de douceur iamais rien ne songea,  
    Ne se plaissant qu'en mille fables  
    Que soi mesme elle se forgea.  
Or ta douceur à nulle autre seconde,  
En mille vers attiquement sucrés  
    Nous redonne la grand' faconde  
    Et des vieus Latins & des Grécs.  
Non pour tromper (chose facile a faire)  
Dessoubs vn vers plus grauement batti  
    Le sens d'un ignare vulgaire,  
    Ou d'un populaire abétti :  
Mais pour rauir les sauantés oreilles  
D'un saint troupeau non iamais se saoullant  
    D'ouir les nombreuses merueilles  
    Qu'en tes vers tu nous va coullant.  
Soit qu'en ton vers Sibille se demeine,  
Quand sa rigueur languoureux tu descris,  
    On te voit endurer la peine,  
    On voit tes plaincts, larmes, & cris.  
Soit que plus dous ta parole fillée  
Chante ses ieus, sa beauté, sa vertu,  
    La grace des cieus est pillée  
    Et son chef en est reuestu.  
Soit qu'il te plaise abaïsser le tien stille  
À déplorer la mort d'un perroquet,  
    Vn dous sucre, semble, distille

De son industrieux caquet.  
Ton vers encor, bien qu'en moi il propose  
Plus la moitié que ie n'i fai de bien,  
Me fait promettre quelque chose  
De moimesme qui ne suis rien.  
Certes, Doublet, ni le harpeur de Thrace  
Trainant les bois, ni le Thebain ausi  
N'eurent iamais autant de grace,  
Comme tu en respans ici :  
Ni cestui la dont la harpe sucrée  
Par le peril des ondes euité,  
A la Methimne consacrée  
Aus piés de l'immortalité.  
Bref, ceus qui ont autrefois pris la peine  
De veoir Parnasse ou Pinde decouuers,  
Reconnoissent vn'Hippocrene  
Dedans le sucre de tes vers.  
Aussi ta Dieppe, horreur de l'Angleterre,  
En ton honneur ia te dresse vn autel,  
Et toute la Normande terre  
Te voüe vn renom immortel.  
La France ausi ce grand tresor ne cele :  
Mais ie la voi, & point ne te deçois,  
Ie la voi defia qui t'appelle  
Son premier Ouide François.

## *À LVIMESMES*

*Sonnet.*

Ô bien heurus & bien heurus encore  
Diuin Doublet, bien heureuse cent fois.  
Ceste douceur, ce miel, & ceste vois,  
Dont le hault ciel heureusemēt t'honore.  
Sibille heureuse, en celui, qui t'adore,

Qui deploiant ses bien escriuans dois,  
Dit la beauté dont heurus le deçois  
Et ta vertu, qui se siecle redore.  
Je voi desia sous ta Muse diuine.  
Viure Amarille, & renaitre Corinne,  
Et leurs amans de vos gloires troublés,  
Rougir honteus, vous donnans la couronne  
Du vert Laurier, qui vos chefs enuironne,  
Et voz honneurs par trois fois redoublés.

## *ELEGIES DE IAN DOUBLET*

DIEPPOYS.

*Elegie 1.*

**I** E discouroy mille hautes pensées,  
Et ia mes mos riē qu'ēflé ne sōnoiēt,  
Iliades & Odissées  
En mes maīs nuit & iour tournoiēt.  
Pour entonner par mesures égales  
Sur vn vers graue & d'eroïque pois,  
Ces cheres victoires nauales,  
De nos demibrulés Dieppois.  
Mes coufins mors, & mon ébrafsé frere,  
Ia bien auant au combat m'auoient mis,  
Et la Muse non trop contraire  
Mille clairons m'auoit promis.  
Tout alloit bien : Amour s'en prit à rire.  
Et de mes vers, qu'egaus il vit marcher,  
Leur coupant vn pié sans mot dire,  
Toute vne moitié fit clocher.  
Qui t'a donné, faus garfon plein de rufes,  
Tant de pouuoir sur ce qui n'est point tien,

Nous & nos vers sommes aus Muses,  
Petit Larron, tu n'i as rien.  
Et tout cela, & autre iniure meinte,  
Libre & hautain, comme i'etoye alors,  
Ofai bien lui dire sans feinte,  
Dédaignant vn si petit cors.  
Mais, l'afetté, plus i'ufoi de colére,  
Plus il rioit : Il tira ce pendant,  
Et senti sa fléche legere  
Ains que l'eusse apperceu bendant.  
Pren, Cupidon, pren de mes vers la reste,  
Trenche-les tous, longs ou cours à ton gré,  
Pourueu qu'vn peu moins me moleste  
Ce fer chaut dans mon cueur ancré.  
Or m'escufés, fontes vomiffes flammes,  
Chateaus flotans, & gendarmes nageurs,  
Excufés moi vaillantes ames,  
Qui vos cors laiffates veinqueurs.  
À dieu vous di, ia trop suis vain & bléme,  
Pour afsés haut voz prouëffes corner.  
Chanter me conuieint pour moi même,  
Ains mes chans en larmes tourner.  
Si quelque vois, bien que foible & chetiue,  
Encor se peut de mes poumons tirer,  
I'ay dequoy, contre Amour pleintiue,  
La faire à iamais soupirer.  
Mais l'oncle mien, ce Mifant docte-sage,  
Qui mieus defend sa constance que moy,  
Et onq'à ce tiran volage  
N'obligea le neu de sa foy.  
Cetui pourra trompeter vos fais d'armes,  
Dieppoys guerriers, si que nul autre mieus.  
Et tandis ce friant de larmes  
Se baignera deffous mes yeus.

*Elegie 2.*

**N** I tous les Turs, ni l'archere Angleterre,  
Comme ie croi, tant de fleches n'ont pas,  
Comme fur moy feul en defferre  
Vn archerot non iamais las.  
Et perce tout. De quelles doubles mailles,  
De quel acier couvrir donques me pui  
Quand le Dieu memes des batailles  
Se rend & ses armes à lui ?  
Quand i'aperceu que de son arc abile,  
Il m'aguignoit, ie m'en alay leger  
Blotir derriere ma Sibille,  
Et la presentoie au danger.  
Mais comme font quelques foudres legeres,  
Quoy que toufiours ie la tinffe au deuant,  
Les traits, sans l'ateindre, ou non gueres,  
Me vindrent percer bien auant.  
Caché me fuis entre ces neuf brunettes,  
Qu'il creint, dit-on : Son arc me trouua la.  
Plongé me fuis dans leurs eaus nettes,  
Son trait iufqu'au fons deuala.  
Ie pren, la courfe, à vol il me deuançe :  
Ie fuy fans cefse, il me fuit fans repos :  
Et iamais qu'au cœur ne me lance,  
Quoy que ie luy tourne le dos.  
Sur mon cueur donc fans cefse pleut & grelle  
Du fer pointu. C'est grand cas toutefois,  
Encor vit ce cors poure & fraile  
Qui mort deut estre mille fois.  
Car cest archer dans l'Hydre Lernienne  
Ne va pas querre vn pront venin mortel,

Mais, dans la forge Lemnienne,  
Beaucoup pis, vn feu immortel.  
L'espert boiteus qui son pere se cuide  
Luy bat des fers dont le coup porte feu,  
Et d'esprit tout soudain, nous vide,  
Mais n'occit, las, que peu à peu.  
Or ie m'arreste : il vault mieus me submettre,  
Ie veus l'atendre, & plus ne reculer.  
Car ce feu moins ardra peut-estre,  
Le laiffant à son gré bruler.  
Torches ainfi, plus de branle on leur donne,  
Plus ardent fort : & se voit meint flambeau,  
Sans estre touché de perfonne,  
S'en aller éteignant tout beau.  
Vn ieune beuf, f'il restiue & ne vueille  
Du neuf collier, plus est batu beaucoup  
Qu'vn aprenti de bonne vueille,  
Et qui tire du premier coup.  
Vn caualin, f'il est dur & farouche,  
Maint rude mors souuent le fachera :  
S'il preste à toutes mains la bouche,  
Rien qu'vn dous fil ne machera.  
Amour, peut-estre, à ceus qui luy restiuent,  
Plus d'aigre ausfi, plus montre de rigueur,  
Qu'aus volontaires qui le suiuent,  
Et se submettent de bon cueur.

*Elegie 3.*

**P** Vis qu'amour dõq par force m'a fait rēdre,  
Et mon orgueil ne m'a rien profité,

Il est tems d'autre chemin prendre,  
Par douceur & humilité.  
Tres humble serf, maistresse Damoizelle,  
Tien à iamais te plaife en gré m'auoir,  
Te plaife ce mien ardent zelle  
À toy dédié recevoir.  
Voici vn cueur, qui son ame derniere,  
Pour ton amour, sans regret, soufflera :  
Voicy vne foy tres-entiere,  
Qui iamais ne te branlera.  
Si tu n'ois point vn long ordre de titres,  
Quand on m'apelle, & n'ay qu'un petit nom,  
Si tu vois peintes en mes vitres  
Des armes de peu de renom,  
Si bien fort loin ses bornes ne dilate,  
Mon petit fons en peu d'acres arté,  
Si sur mule en longue écarlate  
Au Palais ie ne suis porté,  
Phebus pourtant, & ses neuf doctes filles,  
De moi font côte, & m'aimer deignent bien,  
I'ay faueur des graces gentilles,  
I'en ay d'Amour, qui me fait tien.  
Telle ma foy, telles mes meurs ie vante,  
Qu'aus Dieus, sans plus, en bonté céderont,  
Et ma richesse plus vaillante  
C'est ce cueur ouuert, simple & ront.  
Ce n'est pas moy qui se plaife en plus d'une,  
Ie ne suis pas vn iournalier changeur,  
Iamais, ou il n'est foy aucune,  
Soucy que toy n'aura mon cueur.  
Puisé-ie vsfer tout ce que plus me file  
La chiche vieille, aupres de toy touiours,  
Et entre tes regrés cent mille  
Clorre l'eureus bout de mes iours.  
Prefente moy, tandis matieres bonnes,  
Qu'eureusement ma Muse deduira

Car si telles tu me les donnes,  
Mon vers de mesme fortira.  
Les vers Tuscans ont fait par tout le monde,  
Belle à iamais Angelique voler :  
Et ceus d'Ionique faconde  
Font encor d'Helene parler.  
Cynthia aussi, & Némésé & Corine  
Viuentes font dans noz bouches encor,  
Pource que la Muse latine  
Les bienaura de plumes d'or.  
Par mes quatreins, nous deus aussi, peut-estre,  
De siecle nul ne ferons oubliés :  
Et nos noms en bruit pourrai mettre,  
Éternellement alliés.

*Elegie 4. à Iaques Mifant  
son oncle.*

**T** V me reprends, quart frere de ma mere,  
Cher oncle mien & i'en rougi aussi,  
Que tant vne Muse legere  
M'occupe en l'aeuglé fouci.  
Soit que ie file à trois cordons vne Ode,  
Soit que ie cloche en ces quatrains boiteus,  
Mon chant n'a iamais qu'vne mode,  
Amour le fait gay ou piteus.  
Amour touiours, touiours vne Sibille,  
De tout mien vers font l'vn ou l'autre bout :  
Et ia le caquet de la ville,  
M'en tient en ses fables par tout.  
Mais que veus tu ? la Parque filereffe

Qui de ton sang me fait eueuse part,  
    Peu de ceste tienne sageffe,  
    Peu de tes vertus me depart.  
Des le berceau vn dru essein d'Himéte,  
Aiant brouté tout le mont des neuf seurs,  
    Afsis sur ta tendre bouchete,  
    T'enyura d'attiques douceurs.  
Et peu apres (comme à cete Pandore  
Chacun des Dieus, mais par destin meilleur)  
    Chacune fille de Memore  
    Te donna son plus de valeur.  
Mais ce mur sens dont les cieus te comblerent  
Auant le poil, ces esprits si rafsis,  
    Qui n'ayant que vint ans semblerent  
    En auoir plus de trente fis.  
Maistres tousiours de ta ieunesse sage,  
N'ont permis oncvn seul trait de ta main  
    En chose lasiue ou volage  
    Sur la carte estre coulé vain.  
Car, l'il t'a pleu de ton ancre t'ébatre,  
Peignant ou Grec, ou François, ou Latin,  
    Tu ne t'es point fait Idolatre  
    D'vn œil brun ni d'vn rond tetin.  
Ou l'immortel, en qui seul se confie  
Tout sage cueur, ton fuget a esté,  
    Ou d'antique filozofie  
    As défoui quelque saint traicté.  
Rouan encor en letres d'or conserue  
Les graues chans de doctrine sacrés,  
    Que l'enfance de ta Minerue  
    À la mere vierge a sacrés.  
Les Lis fleuris, les Palmes glorieuses,  
En ont esté hors du Carme couuent,  
    Par tes Muses victorieuses  
    Iusqu'icy raportez souuent.  
Et quantefois tes saintes comedies

Ont rauy Dieppe a l'entour se foulant,  
Mathieu fournier les melodies  
Si douces y entremélant ?  
Telle a esté l'erbe nouvelle & tendre  
Le vert printems de tes esprits naiffans :  
Mais à quant nous fais tu attendre  
Ces fruis derriere meuriffans ?  
Cedés Romains, cedés poètes d'Ellade,  
Cedés Tuscans, & nos François ausi :  
Ne sçay quoy plus que l'Iliade  
S'en va tot éclorre d'icy.  
Et, ce pendant cruellement se ioüe  
De mes esprits ce petit Diable-Dieu,  
Qu'ores ie blame, ores ie loüe,  
Et ne veut ouir mon adieu.  
Ses primes ans, si vray les liures disent,  
Enamoura le celeste Platon :  
Et de luy encore se disent  
Les transis baisers d'Agathon.  
Mais tot après, volant bien d'autres ailes,  
Et d'autre amour aueque l'age épris,  
Saillit aus choses eternelles,  
Et en Dieu ferma les esprits.  
Virgile ausi sa douce Amarilide,  
Ieune chanta, & son fier Alexis.  
Puis deuers la graue Enéide  
Tot se tourna mur & rafsis.  
Mais, las helas, plus fiere destinée  
Verds & meuris violente mes ans,  
Qui dans ceste flamme ostinée,  
Ia pres de trente sont cuifans.  
Amour pour moy n'a point l'aile volage,  
Amour pour moy n'est point vn Dieu leger :  
Car pieça sis en mon courage  
Plus n'en peut, semble, deloger.

*Elegie 5.*

**O** R, si tu peux, porte-torche Hymenée,  
Excuse toi, & di, pour ton honneur,  
N'auoir ceste noce menée  
Qui me vole tout mon bon heur.  
Nie, ô Himen, que la ta flamme pure  
Ait éclairé : nul ne te vit benir  
Ce lit, qui me couuoit iniure,  
Ni le pain, ni le vin tenir.  
Ton frere ailé, ta mere Gnidienne  
De ce festin l'écarterent bien loin :  
Et Iunon la pronubienne  
D'i afsifter onques n'eut soin.  
Car, ce iour la, iour de noire pierrette  
Merqué chés moy, iour de gauche corbeau,  
Vne innocente pucelette  
Passoit toute viue au tombeau.  
Ô durs amis ! ô cruel parentage !  
Qui d'auarice éblouis & troublés,  
Ce que nature déparage,  
Par force & contre ell'assemblés.  
Le gai Printems d'vne verte ieunesse  
Trop mal se couple à vn sterile Yuer,  
À vne seuere vieillesse,  
Qui touiours triste veut réuer.  
S'il est renté de deus ou trois fois mille,  
Si son argent vn peu haut l'eleua,  
Si en longue houffe par ville  
Sus vn Ane écourté l'en va,  
Si n'esse afsés à vne vierge gaie,  
Qui ce pendant flaitrir les roses sent :

De belles bagues on la paie,  
Mais vne vau droit mieus que cent.  
Car, fufit-il fi vn procès le ride,  
Ou de fes biens touiours quelque fouci,  
Ou les piés ou les mains lui bride  
Quelque neu de goute endurci ?  
Tel il iouit, ains le iouir dedaigne,  
D’vne beauté, vif fouuenir des cieus,  
Qui trop loiale l’acompaigne,  
Mais d’autant chaste elle apert mieus.  
Maudite donq, deus & trois fois maudite,  
Maudite encor, ô fortune, fois tu :  
Prodigue à qui ne le merite,  
Et touiours écarfe a vertu.  
Si des trefors que ce peuplasse admire,  
Tu m’euffes fait, ô aueugle, ample don,  
I’auroi plus que ie ne defire,  
Et mes amours a l’abandon.  
Froit maintenant & feulet ie demeure,  
Pour tout plaisir quelques rimes coufant :  
Et pour paffetems de mainte heure,  
Mes vices propres ne taifant.  
Or, ieunes gens, finies ces Mufes viles,  
Ce vain fçauoir : & trop mieus ferés vous  
Que n’auons fait, nous inutiles,  
Nous faineans & poures tous.  
N’aprenés rien que l’Âne d’or Bartole,  
Parlés ce plaid que fur la perche on vent,  
Et furement, de cefte école  
Vous fuiura du monde le vent.  
Grans biens & tot, ceus-la fans plus affemblêt,  
Et font d’hõneur, ce femble, au grãd chemin :  
Et le noble & le vilain tremblent,  
Sous leur regne de parchemin.  
Mais facent tout, & tout gouverner puiffent,  
Biens & hõneurs foient sous leur feule main,

Et, à leur poste, peruertissent  
Tout le droit diuin & humain.  
Tant seulement vueillent n'auoir enuie  
À nos amours deignent nous conceder,  
Au moins, qu'un poure homme, en sa vie,  
En puisse quelque vne garder.

*Elegie 6.*

**V** Ne Sibille en mes yeus la premiere,  
Darda du sang, mais elle même aussi  
Bien tot se voirra la derniere  
Si touiours m'est cruelle ainsi.  
Cruelle, hélas ? ce qu'elle & tout le monde  
Croit & appelle honneur & fainteté,  
Faut il qu'en moy seul ie me fonde,  
Le nommant tort & cruauté ?  
Tout ce qu'honneur, le tresor d'une dame,  
Tout ce que peut chasteté pardonner,  
Et fauf ce seul point qui difame  
Elle acorde tout me donner.  
Que veus-tu plus, ô ma flamme importune ?  
Pourquoy plus outre épinois tu mon desir,  
À un bien que pièce fortune  
Par autre main a fait saisir ?  
Ie ne suis pas ce rauisseur infligne,  
Qui viola d'Himen le flambeau saint,  
Aimant ceste fille du Cigne,  
Dont l'Asie encore se plaint.  
Ie ne suis pas ce mi-cheual mi-homme,  
Qui espera d'autrui femme iouir,

Mais loin, avec si chere somme,  
Hercul' ne le souffrit four.  
Plutot mourir, que moy perfonne pure,  
Moy sacré prétre à ces neuf chaftes feurs,  
Corrompre ou fouiller ie procure,  
Du monde les plus saintes meurs.  
Ce beau propos, qui m'est bien changé ores,  
Amour alors, d'aventure écouta,  
Et, me trouuant si ferme encores,  
D'aucune faute se douta.  
Quoy ? i' auoi fait, dit-il, si ample brèche  
Sur ce rimeur, & sur la rime aufsi,  
Et encor contre moy se préche,  
Et ne m'a qu'en demi fouci.  
Voions que c'est : lui qui rien ne delaie,  
Tot pour me voir, eut les yeus découuers :  
Et se blama, non de ma plaie,  
Mais de mes yeus laifsés ouuers.  
Qui est, dit-il, ce nouveau poëte sage,  
Qui aimer pense & l'aeugler ne veut ?  
Et, ce difant, sur mon visage  
Son bendeau ferre tant qu'il peut.  
Délors, délors, aueugle iufqu'en l'ame,  
Ne fai qu'errer : Délors me déconnoi :  
Délors ni honneur ni difame,  
Ni tort ni raifon ne connoi.  
Et, ce pendant, touiours sage & acorte,  
Et clair voiante, & constante touiours  
Sibille, sur ses raifons forte,  
D'amour se moque tous les iours.

*Elegie 7. à Daudid Doublet*

*fon frere*

**S** Econd Doublet, non autre que moy même,  
Frere de sang, frere de cueur aufsi,  
Pourquoy me fai-tu triste & blême,  
Te montrant blême & triste ainfi ?  
Car, soit que Mars du Scorpion te darde  
Ses fiers destins, soit que du Bouc cornu  
Ce facheus Saturne regarde  
L'heure, qu'es fous le ciel venu,  
Ostinément à tes astres consentent  
Les miens pareils : Ton heur & ton malheur  
Par même destin me presentent,  
Selon toi, plaisir ou douleur.  
Mais ne croi pas que l'humaine franchise  
Perde le gré de ses libres raisons,  
Quelconque Planète maitrise  
Du Ciel les fatales maifons.  
Nos iours, peut-estre, & minutes legeres  
Pendent la haut, iusqu'à la mort contés,  
Mais nos bonnes & pires cheres  
Sont au franc de nos volontés.  
Laisse tomber ce front cordé de rides,  
Iete ce soin qui ton age dément :  
Et pense que tu tiens les brides,  
Qui menent ton entendement.  
N'estant ny vieil, ny poure, ny malade,  
Malade, poure, & vieil ne semble encor :  
Connoi le bon heur qui t'œillade  
Et ta fanté, & tes ans d'or.  
Ni de l'enfant, qui est encore a naistre,  
Ne pren souci : ce pendant qu'il viendra,  
À lui quelque vn de nous, peut-estre.  
La vie & la place rendra.  
Son monde ainfi conduit Nature sage,  
Qui ront le viel pour le nouveau batir,

Et nous fait ceder à l'autre age  
Qui de nous tombés doit sortir.

*Elegie 8. à Pierre Desmireurs  
Medecin.*

**L**E même Dieu, ceste alme Medecine,  
Cher Desmireurs, t'inspire largement,  
    Qui pour tout partage, m'assigne  
    De ses Lauriers le rongement.  
Reduire au ton les musiques vitales,  
Et nos acors iustement égaler :  
    Et outre les trames fatales,  
    Du iour à nos ames filer,  
C'est, Desmireurs, la fin vtile belle,  
C'est le cher but de ton art precieus,  
    Qui, hors de nos poudres, t'appelle,  
    Après mille bien-fais, aus cieus.  
Ainsi aquit ce serpent d'Epidaure  
Avec son pere au monde maint autel :  
    Ainsi, dans le ciel, ce Centaure  
    Luit encor archer immortel.  
Mais nous chetifs, qu'au seul son d'une Lire  
Tient amusés cest inique Apollon,  
    Et qui de vaines chansons dire,  
    Éternellement r'afollon'.  
Ô troppe simple, hélas, ie nous egale,  
Pardonnés moi, ie nous egale, hélas,  
    À la chanteresse Cigale  
    Qui l'yuer dur ne préuoit pas.  
Sous le dous ciel, qui roufoiant l'abréuue,

Elle fans foin, criquée iour & nuit :  
    Tout autant que la faison bréue  
    D'vn clair Esté sur elle luit.  
Tandis nos iours le Scorpion retire  
Au pair des nuis, & tot l'archer des cieus  
    Vens, neiges, & glaces nous tire,  
    Et l'yuer grifonne en tous lieux.  
Le mal prouide alors estre abusée  
Tard l'aperçoit, tard acuse ses chams :  
    Plus ne lui tombe sa roufée,  
    Plus rien ne se recouure aus chans.  
De fain donc meurt, & avec ell'à l'heure,  
Mene mourant son importun cricri :  
    Helas, l'il faut qu'ainfi ie meure,  
    Au moins viue ce que i'écrit.

*Elegie 9.*

**C**omme ses yeus, & cōme son cueur même,  
Comme sa vie, & plus que tout son or,  
    Sibille iure qu'elle m'aime,  
    El'le iure, & en doute encor.  
Car au besoin, d'vn Aquilon la foudre,  
Qui si souuent ceste Ourse fait geler,  
    Plus vite qu'vne vague poudre  
    Soufle tout ce ferment en l'air.  
Tantot me nuit de l'œil de Dieu la crainte,  
Oeil tout voiant : tantot ront mon bon heur  
    La foi, qu'vn prétre lui fit sainte :  
    Tantot cent dangers de l'honneur.  
Ô Roi des cieus, ce peu de chose humaine

Vas-tu guétant de ton œil immortel ?  
Ton repos a-il quelque peine  
De tout ce defordre mortel ?  
Vn tas de gens nous font par ialoufie,  
Croire ici bas qu'on t'ofence d'aimer :  
Et, par force, à leur fantafie,  
Cruelles lois en font femer.  
Or, ces plus vieus, ces fages testes grifes,  
Toutes leur loi fachent de point en point,  
Sachent & les chofes permifes,  
Et qui permifes ne font point.  
Mais tous ébas, ma Sibille, conuiennent  
À nos ans vers, ans trop bref limités :  
Et d'amour en pardon nous viennent  
Les aueugles temerités.  
Ces Grés menteurs (fi plus en eft memoire)  
Après la mort, ie ne fçai ou la bas,  
Aus bonnes femmes faifoient croire  
L'orreur de mille étranges cas.  
Mais Radamant, Cerbere, Tififonne,  
Stige, Acheron, songes d'hommes creintifs  
Pieça plus n'éfritent perfonne,  
Que quelques enfans bien petis.  
Or, dis-tu foi, ce que ton age tendre,  
Sous le Latin d'vn vicaire étolé  
Te fit promettre, fans l'entendre,  
À qui pieça l'a violé ?  
Auant les ans, vne Nonne bigote  
Ne peut le monde à iamais abiurer,  
Ne peut, de fon ame deuote,  
Sous-age, le long veu iurer.  
Auant les ans, ni garfon ni pucelle  
Leur propre bien ne peuuent étranger :  
Pouuois-tu en chaine éternelle.  
Ta ieune franchife engager ?  
Ce qu'à pafé la fimpleffe ignorante

De l'age moindre, est tenu pour non fait :  
Et y a loi vous secourante,  
Qui tout cela casse & defait.  
Vierge, honteuse & trop peu ferme encores  
Pour resister à tes rudes amis,  
Ce que tu contredirois ores,  
Lors par force tu le promis.  
Ta main trembloit, passant ceste promesse,  
Et bégaiant ta langue te vendoit,  
Car, le cueur, ma seule richesse,  
Toujours mien rester entendoit.  
Amour lui même ourdit nostre alliance,  
Ains que bien nés le Soleil nous eut veus :  
Et par sa fure préscience,  
De loin l'un à l'autre étions deus.  
Que vaut sans lui vne foi contractée ?  
Quelle promesse, à ton aduis, te tient ?  
Amour pour toi la retractée,  
Et cest homme à tort te detient.  
Peus-tu baiser ce rechigné visage,  
Qui de sa vie vn sous-ris ne songea ?  
Peus-tu embrasser ce vieil age  
Sepulture & terre deia ?  
Et moy ton cueur (si fausse tu ne iures)  
Moy si dispos, moy de trois fois neuf ans,  
Moy coiffé des saintes verdurees,  
Qui couronnent les frons sauans,  
En vain ie cours, ia deus Olimpiades,  
Tiers de mes ans, apres tes rares pas :  
Chante en vain Sonnets & Ballades,  
Et oubli' repos & repas.  
Que di-tu plus ? quelle excuse, Sibille,  
Peut maintenant tes rigueurs pallier ?  
I'enten bien, dangers plus de mille  
Te font de l'honneur foucier.  
Ô que de nuit, & tenébres épeffes

Dans nos esprits ! ô aveugle fouci !  
Ô honneur ! comme tu t'abaisses,  
Las ! & qui te mesure ainsi ?  
Tel cuide donc te chercher, qui t'éuite,  
Car, sans nos vers, tu ne tiens que trois iours,  
Et l'honneur, qui les ans d'épité  
Par nos mains passer doit toujours.  
Ton Pélinois t'a-il deshonorée  
Douce Corinne ? es-tu infame donc,  
Vivant' par la plume dorée,  
La plus heureuse qui fut onc ?  
Tant que douceurs, tant que durer au monde  
Graces, Amours & neuf Muses pourront,  
Toujours, par vne main faconde,  
Délie & Néméze viuront.  
Mais la Deesse avecques Mars surprife  
Au dur filé de son cocu boiteus,  
Corrompt ceste braue entreprise  
Dans ton cueur, peut-estre, douteus,  
L'alme Venus, s'il faut croire ce conte,  
Par ce malheur trop plus fine deuint,  
Et voulut qu'une telle honte  
Plus onc à ses amis n'aint.  
Délors donna ces ruses mille & mille,  
Ces tours futils aus seruiteurs vaillans,  
Pour tromper la garde inutile  
Que font des ialous trop veillans.  
El'enseigna deuant les maris dire  
Tout-ce qu'on veut, avec signes discrets,  
Montra chiffres obscurs écrire  
Et deuiser iargons secrets.  
De fauses clés, de legeres échelles,  
De pain aus chiens les amans auifa,  
De feutre mol fait des semelles,  
Et tous huis verueus apaisa.  
Bref iusqu'au lit elle même nous meine,

Dans la ruelle, & de sa propre main,  
Tient le soupir de nostre aleine,  
Tant que l'endorme le vilain.  
Que veut-on plus ? si les chiens par fortune  
Ont abaié au bruit d'un huis malin,  
C'estoit vn Lémure nocturne,  
Quelque rauaudeur Gobelin.  
Car, croi-tu pas ces vieilles mentereffes,  
Qui tous cornus les ont veu tracasser ?  
Et faut au saint esprit des messes,  
Qui loin de la les veut chasser.  
L'auoi tout dit. L'unique à mes yeus belle,  
Auec deus mos me repasma tout coi.  
Ie t'aime plus que moy, dit-elle,  
Mais Dieu seul plus que toi & moy.

*Elegie 10. pour palinodie à  
la precedente.*

**P**ere des dieus, humble te remercie,  
I'ai deuant toi quelque vergoigne encor :  
Et ne l'est au vice endurcie  
Mon ame, qui se repent or.  
De mille abus mes poures yeus coupables  
N'osent honteus vers ton ciel se dresser,  
Ni ma langue, nourrie en fables,  
À tes oreilles l'adresser.  
I'ai tant de nuis en vanité pafsees,  
I'ai tant de iours en vice dépendus,  
Tes saintes lois tant tréspasées,  
Tes dons & graces tant perdus.  
I'ai tant peché, tant & tant, ie l'acorde :

Mais, ô seigneur, tu vois que sans ce point,  
Ton immense miséricorde  
Lieu à l'étendre n'auroit point.  
Indigne fuis de ta clemence, pere,  
Indigne fuis de ta prompte merci.  
Mais, qui tes graces desesperes,  
Cetui seul te trouue endurci.  
Voi, pere, voi comme est forte & friande  
La fauce glus de ce monde pipeur :  
De quel sucre il nous afriande,  
Au tour de son piege attrapeur.  
Aus vns hautains des hauteffes il offre,  
Du dous loisir aus autres, ocieus  
De l'or au chiches il encofre,  
D'honneur paist les ambitieus.  
Mais quant à moy, ni ses dignités vaines,  
Ne m'ont charmé, ni son venteus orgueil,  
Ni ses loin étendus dommaines,  
Ni de ses écus le recueil.  
Mon ame, ô Dieu, ne l'est point détournée,  
Pour rien tant vil, du train de son salut :  
Autre chose trop mieus ornée,  
À me seduire, hélas, valut.  
Vne beauté, chef d'euure de nature,  
Tu le fais bien, au monde me lia :  
Et là ma poure ame en torture  
Son dieu & soi même oublia.  
Chose si rare & perfection telle  
Portoit plutot du ciel vn souuenir,  
Estant, d'elle en autre, vne échelle,  
Pour iusqu'aus sources paruenir.  
Et, à vrai dire, ainsi sa même bouche  
Le me chantoit, mais par ieunesse, lors,  
Mon esprit encore farouche  
N'entendoit qu'à ce terreus cors.  
Qu'eusé-ie fait ? des l'œillade premiere,

Vn fang ardant mes fenestres perça,  
Et tout mon bon sens en arriere,  
Sous le blanc palefroi verfa.  
Délors, mon Dieu, si quelque reste encore  
Me demeueroit, de tant peu de sauoir  
Que i'auoie aquis, pour ta gloire  
Chanter vn iour à mon pouuoir :  
Tout l'emploiai en rimaille impudique,  
Vain que i'étoie, enforceler cuidant  
Ceste belle, ceste pudique,  
Qu'encor ton esprit va guidant.  
Et tant alla ma mechanceté folle,  
Que ce tien œil qui nuit & iour nous voit,  
Iurai estre vn songe friuolle,  
Pource que cieinte elle en auoit.  
Iurai Enfer & sa noire canaille,  
De tes haineurs l'éternelle prison,  
N'estre que vaine épouuantaille,  
Aus petis enfans sans raison.  
Ô Dieu seigneur, pourquoi tât nous delaiesses ?  
Couler si bas pourquoi nous souffres tu ?  
Esse, que tes mains sauueresses  
Dautant plus montrent ta vertu ?  
Or te mercie, & graces immortelles,  
Sauueur puissant, à ta bonté ie doi :  
Car échapé des rets mortelles  
Encor sous ta garde me voi.  
Tu as permis qu'après ce beau visaige,  
Que, malgré lui, dis ans ai adoré,  
De l'esprit, trop plus bel image,  
En fin me suis enamouré.  
C'est cestui-la, qui mes fables lasciues,  
Si faintement confuses rabatoit,  
Qui toutes mes raisons chetiues  
D'une seule tienne matoit.  
Ah, fol Amour, que nous contrains-tu dire !

Que loin fai-tu nôtre sens foruoier !  
Mais heureux qui fauf l'en retire,  
Et te peut d'un dédit paier.  
La plume donc, pour amende soit arse,  
Qui sous ma main, hélas, tant blafema :  
Et la carte en cendres éparfe,  
Ou telle lettre se fema.

*Elegie 11. à Charles Cardinal de Bourbon, Arch.  
de Rouen, en passant par sa maison de Gaillon,  
à son retour de Rome, mois de Sept. 1555.  
auquel an les vignes furent gelées.*

**O** nq', si ie pui, mon Prelat, ne se face,  
Que ce Dieppoys qui n'a que toi seigneur,  
Deuant ton sacré chateau passe,  
Sans rien laisser à ton honneur.  
Celer ne doi, fans mille & mille blames,  
De mes quatreins les douces liaizons,  
Au soigneus pasteur de nos ames,  
Et vrai seigneur de nos maisons.  
Or, en bon heur, puisse ta Normandie  
T'auoir reueu noble sang de nos Rois,  
Qu'arrestoit dure maladie,  
Trop loin de tes plus chers endrois.  
Vn peu trop cher nous coustët ces sains peres,  
À Rome élus, grans porte-cléfs des cieus,  
Dont si souuent les lons misteres,  
Nous priuent de l'heur de tes yeus.  
Comme en nos ports, la bonne mere pleure,  
Quand son cher fils, absent apres dis mois,

Par les vens contraires, demeure  
Au neuf pais du rouge bois :  
Elle se voue à Cleri, & à Diue,  
Et brulle cire, & omone deniets,  
Et touiours guéte sur la riue,  
Et interroge mariniers.  
Ainsi, Prelat, ton Normant diocéze  
S'est angoisé de toi son pere absent,  
Et vn iour lui en sembloit seize,  
Par l'ennui qu'un tel desir sent.  
Aussi ton œil vn Soleil se peut dire,  
Car, ce pendant qu'absent il a esté,  
(La vigne ne m'en peut dédire)  
Nous n'auons point senti d'Esté.  
Or, tes pais, sur qui bien loin proiete,  
D'un œil hautain, Gaillon ses raions d'or,  
De beau tems n'auront plus soufrete,  
Puis que tu les reuois encor.  
Gaillon, Louuiers, & du Roule les costes,  
Aiant senti ce Soleil reuenu,  
Ia déia presentent aus hotes  
Le raifin tout mur deuenu.  
Bref, ton retour, Sacré-cramoisi prince,  
Depuis Pontoize à nos plus salés bors,  
Ramene en toute ta prouince  
L'heur, qui comme toi en fut hors.  
Ô trop heurus, trop & par trop encore,  
Heurus Gallion, seul quasi possesseur  
Du prelat que ce Nort adore,  
Pour son plus noble deffenseur.  
N'aurons-nous point nous autre ceste grace,  
Qu'un iour vn iour te puisions voir aussi,  
Sur nos bors que la mer embrasse,  
Venir relacher ton fouci ?  
Tu y verras quell'eau borne ta terre,  
Et de ton port le calme & ample sein,

Tenant mille vaisseaus de guerre,  
Qui l'arment à plus d'un dessein.  
Les vns d'amont le blond Flamen menassent,  
Autres d'aval au noir Espagnol vont,  
Aucuns à nos marchans qui passent  
Scorte fure & fidelle font.  
Tu y verras ausi ces Hourques fieres,  
Pour qui sembloient nos haures trop petis,  
Et en cent honteuses banieres,  
Leurs Aigles vaincus & captifs.  
Leurs gros canons, à ta venue heureuse,  
De nos rampars, iusqu'au ciel tonneront,  
Mais d'autre vois plus amoureuse,  
Mes Muses ton nom sonneront.

*Elegie 12.*

**P** Visqu'il t'a plu, ma douce ame Sibille,  
Puisqu'il t'a plu, mes vers te nommeront :  
Mes vers plus de cent fois cent mille,  
Sous ton nom se renommeront.  
Si iusqu'ici mes Muses en enfance  
Ont soupiré François, Grec ou Latin,  
Le lecteur n'a eu connoissance  
Sinon d'une feinte Catin.  
Ainsi Lesbie à son docte Catulle  
Maint vers onzein faussement remplissoit :  
Ainsi Némése au dous Tibulle  
Maint fluant couple fournilloit.  
Or cetui la de vray nommer rougisse,  
Qui son amour peu néte sentira ;  
Car la nostre pure & sans vice

Moins de formais y mentira.  
L'amant Tuscan que fit sa flamme sainte  
Tant soupirer a l'entour d'Auignon,  
N'vfa point de lointaine feinte  
À déguifer vn diuin nom.  
Diuin vraiment, fut le nom de la lienne,  
Et d'Apollon & des Muses aimé :  
Mais dis fois le nom de la mienne,  
A esté diuin estimé.  
Pardonnés moi Cumane & Erithrée,  
Vous autres huit aufsi pardonnez moi,  
L'onzième à Dieppe l'est montrée,  
Qu'a toutes preferer ie doi.

*Elegie 13. de Fontainebleau.*

**P** Ar les sablons, par les roches desertes,  
Dont les os durs ces chateaus ont murés,  
Par les hautes étables vertes,  
Des cerfs, du vilain affeurés,  
Maigre, ennuié, lasé me reproméne,  
Chargé du foin qu'a nos Dieppoys ie doi,  
Mais, furtout, me poise la péne  
D'estre, Sibille, loin de toi.  
Ni les iardins, ni la fontaine viue,  
Nommant ce lieu du nom de sa bell'eau,  
Ni l'Estan, ni sa fraiche riue,  
Ni des pauillons le plus beau,  
Ni les couleurs des longues galeries,  
Qui, la vois prés, montrent vn monde vif,  
Ni les riches tapifferies,

Ni bronze, ni marbre naïf,  
A eus mon œil tellement ne rauissent,  
Qu'a toi touiours ne soupire mon cueur :  
    Ains à chaque pas rafraichissent  
    Les memores de ma langueur.  
Soir & matin, que ces bois ie trépasse,  
Ô Ninfes, di-ie, & Satires pelus,  
    Qui ci dans mainte fosse basse  
    Coplés vos amours dissolus,  
Peuffé-ie, au moïns, main en maï, sous cete õbre,  
Quelques cent pas avec madame aller,  
    Peuïõs nous, bouche à bouche, vn nombre  
    D'honestes parolles méller.  
Voiant bondir ces sources eternelles  
Du roc mouffu, qui pas ne semble feint,  
    Ah, di-ie, lors combien de telles,  
    Ce mien feu n'auroient pas esteint.  
Voiant partout la deuise roiale,  
Ceste Salmandre au feu se nourrissant,  
    Ie pense à la flamme loiale  
    Seule, ta merci, me paissant.  
En bronze ai veu l'Egiptienne dame,  
Antique piece, & parlai en ce point,  
    Ce Serpent, Reine, au bras t'entame,  
    Et Cupidon au cueur me point.  
Bref, visitant tailles, bosses, peintures,  
Quelconque part m'en aille regardant,  
    Amour vient en mille figures,  
    Nouvelles flèches me dardant.  
Mais, plus que tout, ces Sibilles m'affollent,  
Peintes partout pour leur diuin renom,  
    Desirant que mes vers t'enrollent  
    L'onzième de ce sacré nom.

*Elegie 14. à vn sien cousin.*

**D** Emi cueur mien, douce part de mon ame,  
Trécher cousin, que demanderoit mieus,  
Vne nourrisse bonne femme  
Pour son dous enfaçon aus Dieus ?  
À te regir, ceste prudence mure,  
À t'exprimer, tu as ce parler dous.  
Tes biens croissent, ta santé dure,  
Et te fuit la faueur de tous :  
Car cil tu n'es qui son or miserable  
De mois en mois l'en va prostituant,  
Pour auoir d'vfure execrable  
L'enfantement continuant.  
Ni cil ausi, que la mer dépitée  
Géne de peur, & tient de sommeiller,  
Doutant de sa nef agitée,  
Qui l'or d'Espaigne va piller.  
Les Muses seurs, des ton enfance tendre  
Dans leurs secrets te tiennent enchanté,  
Et sur toi plus ne peut descendre  
Souci que de leur fainteté.  
Ore t'endort de la Pouille le Cigne,  
Ore t'émeut le Mantuan clairon :  
Tantot Seneque t'endoctrine,  
Tantot t'emmielle Ciceron.  
Tu sçais les tons qui de ton petit monde,  
Sous quatre humeurs temperent les acors,  
Tu entens & ce qui abonde,  
Et ce qui manque au foible cors.  
Les lois ausi, non pas ces glozes dures,  
Ni ce vil plait que la perche reuent

Mais les lois tres-faintes & pures,  
Ton esprit exercent souuent.  
Tandis reluit ta maison claire & nette,  
Ta table est mise ou n'a ni trop ni peu,  
Tu n'es à blanche ni brunete  
Ataché d'insoluble neu.  
Or, quel palais, qu'ell'ardente écarlate,  
Quel banc d'azur, peint des roiales fleurs,  
Quell'humble fuite, qui les flate  
Par presens, prieres & pleurs ?  
Quel vain honneur, suiui touiours d'enuie,  
Charmer pourroit iusque la ta raison,  
À laisser ce miel de ta vie,  
Pour tel fart, qui n'est que poison ?  
De meigre ennui, d'auarice affamée,  
D'œil enuieus, ni d'amour insensé,  
Ni d'ambition enflammée  
Le palais n'est point dispenfé.  
Cuisans fouscis, & angoisseufes creintes,  
Y entrent bien, mille ennemis secréts,  
Mille amitiés faufes & feintes  
En montent bien les haus degrés.  
Viuous, ami, viuous ce que nous sommes,  
Viuous mortels, viuous ce peu de iour :  
Tantot vient éteindre les hommes  
Vne nuit d'éternel sejour.

*Elegie 15.*

**L** Eger aneau, qui de madamoiselle  
Vas, s'il lui plait, le petit doit lier,

Aneau, qu'on doit, du seul bon zèle  
De qui te donne, aprecier.  
Va t'en heureux, ceste chair blanche ceindre,  
Que de mes bras, bien fier, toute ceindroi',  
Va t'en à ceste beauté ioindre,  
À qui trop mieus ie me ioindroi'.  
Mais ne fai quoi, seul trouble de ma vie,  
Certain honneur qu'ell' f'ostine garder,  
Et le malin plait de l'enuie,  
Ne lui souffrent rien hazarder.  
Or, sur ton rond, par le dehors, tu portes  
Cest œil d'azur, apres les fiens taillé,  
Mais di lui qu'autres mains plus fortes,  
Le vif semblant m'en ont baillé.  
Car ses deus yeus, & mille ésclers d'œillades,  
Dessus mon cueur, que bien dur il trouua,  
Amour, à mille poinçonnades,  
Lui-même par neuf ans graua.  
Et au dedans de ton cercle ai fait mettre  
Vn cueur secret, que ne connoisse aucun :  
Cache ausi ceste bréue lettre,  
L'ŒIL À TOVS SOIT, LE CVEVR À VN.  
L'œil à tous soit, il faut qu'un Soleil luise,  
Et ne se peut telle clarté cacher :  
Mais le cueur que trop plus ie prise,  
Au mien seul vueille s'atacher.  
L'anneau de fer au doit de Prométhée,  
Ramenteuoit les durs & pesans fers,  
Que pour peu de flamme empruntée,  
Il auoit sur le mont souffers.  
Mais cétui d'or, en ton doit, soit vn signe  
Des liens d'or, liens dous & eureus,  
Qu'épris de ta flamme diuine,  
Porte ce mien cueur amoureux.  
Or t'en va donq lui porter ma pensée,  
Baguete d'or, mais d'or a peu conté,

Si avec lui n'est balancée  
La bonne & riche volonté.  
Que fusses tu de ce Tiran de Sardes,  
L'aneau charmé qui son maître cela,  
Car, maugré les langues bauardes,  
I'iroi' moy même iufques la.  
I'iroi' moy-méme, & parleroi' moy-méme :  
Fi de papier, fi de rimes aufsi :  
Voir lui feroi' ma face bléme,  
Et, au long, ouir mon fouci.  
Et qui gardroit ceste d'estre inuisible,  
(Non le Réaume ains la Reine affectant)  
D'enuoier au monde paisible,  
Les testes qui me nuifent tant ?  
Mais ie m'oubly : quels chateaus en Espagne,  
Quels songes vains, quels fouhets fai-ie ici ?  
Va aneau, & porter lui deigne  
Auecques toi, ma foi aufsi.

*Elegie 16.*

**A** Vtre que moi, pour les gras benefices,  
Suiue la mule aus prelats cramoifis :  
Autre que moy coure aus offices,  
À force de Soleils choifis.  
Ce n'est pas moy, qui pour faus hõneur vende  
Ma toute d'or, ma chère liberté,  
Ou pour vne oifiue prebende,  
Entre les ânes foye arté.  
En pais ie tien de iufte patrimoine,  
Non loin borné, vn peu de fons Normant,

Qui fans rien faire, comme vn moine,  
Me nourrit, si ie veus, dormant.  
Là, pour tout foin, ie plante à droites lignes,  
Maint grand iardin de freres arbriffeaus,  
Esperant, car ce font nos vignes,  
Vandanger leurs iaunes monceaux.  
Et, niuelant, si bien ie les compasse,  
Que de tout fens, les ordres infinis,  
Touiuors d’vne pareille espace  
Entr’eus se trouuent difinis.  
Pour leur abry contre ce froit Borée,  
Les chesnes fors, & les ormes épés,  
De maint reng à chacune orée,  
Les ceignent comme enuelopés.  
Le long louchet, ou la courte faucille,  
Entre mes mains ne me fait honte lors,  
Ni ce lou velu qui m’abilie,  
Ni les fouliers fales & ors.  
De la charue aucunefois, peut-estre,  
Les mancherons moy-même guiderai,  
Et du foüet, sonnè en maistre,  
Les iumens lassés hafterai.  
L’eur de ma main fera voir dans nos grâches,  
Les purs fromens, iusqu’aus tuiles tafsés,  
Et, du dous reuenu des branches,  
Nos celiers iusqu’à l’arc presés.  
Car deuot suis : & la dime, fans faute,  
De tous mes fruits nostre curé reçoit :  
Et n’est feste basse ni haute,  
Donc le iour chommé ne me soit.  
Le bon patron de ce poure village,  
Qui n’est qu’un saint des plus grosses façons,  
Vn rude bois & lourd image,  
Toutefois nous nous y passons,  
Voit chacun an, avec maint feu de cire,  
Tout son autel de mes bons fruits couuert,

Et du prime épi ie lui tire  
Vn chapeau mi-iaune mi-vert.  
Son guet ausi (croiés peuple) me garde,  
Et mon bétail si furement maintient,  
Que nul larron ne l'i hazarde,  
Et le lou même l'en abstient.  
Lous & larrons (propice ainsi la Lune  
Toujours vous soit) n'aiés point apétit,  
De vous acquerir proie aucune,  
Sur ce mien troppelet petit.  
Maint riche parc fera plus conuenable  
À vos aguets : la ne vous feignés point,  
Grand nombre est volontiers prenable,  
Et vient aus larcins mieus a point.  
Pour le marché mes bestes ie n'engréffe,  
Ie ne ba point pour la hale mes blés,  
Ni n'aten des chertés la préffe,  
Epargnant les greniers comblés.  
Ie vi, sans plus : &, eust la corne pleine  
Toute verfee Abondance chés moi,  
Par les derniers fruis, à grand peine,  
Conduit iufqu'aus nouueaus me voi.  
Les dieus ausi plus outre ie n'inuoque :  
Car, assuré de mon annuel pain,  
Des grans richesses ie me moque,  
Ie me moque ausi de la fain.  
Et me fufit, au loin de toute enuie,  
Sans plus de biens, sans plus d'honneurs ausi,  
Dans ceste mediocre vie,  
Borner le vol de tout fouci.

*Elegie 17.*

**P** Ere Apollon, (car en ta sainte garde,  
Et tiennes son les Sibilles aufsi)  
Ô Pæan, ceste-ci regarde,  
Regarde, ô Pæan ceste-ci.  
Ne souffre pas ceste onzieme Sibille,  
Pour qui louer m'as donné tant de vers,  
Estre vendangée inutile,  
Des le printems de ses ans vers.  
Ou est déia ceste clarté iumelle,  
Qui ton rayon dans ses yeus égaloit ?  
Ou est l'ardeur douce cruelle,  
Qui si viue en étinceloit ?  
Qui à sa ioue, hélas, decolorée ?  
Qui de son teint à ce beau pourpre éclus,  
Y estant par tout demeurée  
Vne blanche nege sans plus ?  
Or éfanqué ce rond bort de sa bouche,  
Corail non plus, mais cire droit on :  
Et tout son chef pent & se couche,  
Comm'vn demi trenché bouton.  
Car la voila, lasse, gelée & pale,  
Sans cueur, sans force, vne marbrine mort :  
Puis, apres ce bref interualle,  
Toute rebrulera plus fort.  
Comm'vn brandon qui deuore sa méche,  
Et iusqu'au bout, de l'vfer n'a repos,  
Ainsi ce feu fieureus la seiche,  
Boit son sang & vide ses os.  
Plus propre, hélas, vne fieure amoureuse  
Ceste ieunesse en soupirs brulerait,  
Et puis, doucement langoureuse,  
D'autre accès la regélerait.  
Paciemment, & sans regret, malades  
Soient tous ceus-la, qui, chargés des vieus ans

Mi-morts, tremblans, pales & fades,  
Ne font plus qu'au monde nuifans.  
Mais ceste fleur, à peine écloze encore,  
Ce digne ni des petis ailés Dieus,  
Languir deia ne doit pas ore,  
Sur la faison de tout fon mieus.  
Comme au coucher de tes lumières lasses,  
Tout se noircit d'une fraieuse nuit,  
Et chacun, les horribles faces,  
Des Larues vagabondes, fuit :  
Ainsi, clair Dieu, ceste étoile luisante,  
Qui tous mes sens, par ce monde, guidoit,  
Auiourdui basse & languissante,  
Troubler bien fort, bien fort me doit.  
Tout me fait peur, & crein mon ombre même,  
Car, à tout pas, vn mort, ce m'est auis,  
Au moins ne fai quel'ombre blême,  
Se presente à moy vis à vis.  
Mais, ô Phebus, si pour vn de tes cignes  
Tu m'as élu, si m'eleuer en l'air,  
Si entre tes vierges diuines  
Tu veus sur Pinde m'appeller,  
Preff', ô Pæan ceste herbe vertueuse,  
Dont sceut ton fils si bien celui guerir,  
Qui sa nouerque incestueuse  
Dédeigna d'amour secourir.  
Et, épreignant quelque ius salutaire,  
Dieu guerisseur, vien toucher ceste-ci,  
Pour a laquelle seule plaire  
Me plait des vers le dous fouci.  
Car, comm'en vain vn clavier iaune foulent,  
Leger-trotans les organistes dois,  
Si les vens derriere ne coulent,  
Pour animer les douces vois :  
En vain aussi toute la vierge troppe,  
Son miel sur moy & son sucre perdroit,

En vain de la iumelle croppe  
La source toute l'épandroit.  
Si ie ne fens ces raions de madame,  
Dis mille esprits sur ma teste tirer,  
    Qui seuls, peuuent la vie & l'ame  
    À mes Eléges inspirer.  
Fieureus Démon, soit qu'vne main forcière,  
Par charme exprés, & horrible oraïson,  
    Pour de madame estre murtrière,  
    Te commande ici ta maison,  
Soit que toi-même, enclin à toute iniure,  
Faisant ce mal, ton naturel tu fuis,  
    Par les Muses ie te conïure,  
    Et par ce Parnasse ou ie fuis,  
Par Apollon, qui tous vous exterminé,  
Par les Amours, par les Graces trois feurs,  
    Par l'alme Deesse, Éricine,  
    Par les Beautés & les Douceurs,  
Vide d'ici : Tifonne cruelle,  
Que grondes- tu ? ô monstre stigien !  
    Prison te plairoit éternelle,  
    D'vn si beau, si heureux lien.  
Va, vide, fui : va, fieure d'élogée  
Faire bien loin quelque vieille trembler,  
    Et iamais plus ne fois logée,  
    Ou l'amour tu puïsses troubler :  
Veus-tu logis ? entre, ie te commande,  
Dans ces ialous, & les mene à la mort :  
    De la, bien feront ta viande,  
    Tant de langues qui nous font tort.  
Pour ceste cure, ô seul lustre du monde  
Pieça déia ie te médite vn chant,  
    De la Cyclade vagabonde  
    Qui receut Latone acouchant.  
Ie dirai, comme onque puis non bougée,  
Se ferma là, comme encor tetant,

Tu rendis ta mere vangée,  
Du monstre la persecutant.  
Et n'oublirai la toujours verte feuille,  
Dont tes cheueus aiment ce rond lien,  
Ni, ce sanglant pris, la dépeulle  
Du temeraire Phrigien.

*Elegie 18.*

**I** 'En fai bien vne, vne esperte flanniere,  
Et n'aille aucun en rechercher plus loin,  
Je fai d'amours vne courtiere,  
Vne maquerelle au befoin.  
Toutes les nuits, vaudoise abominée,  
(Tel est le bruit) greffe son cors ridé,  
Et passe par la cheminée,  
Sur le dos d'vn balai bridé.  
Plufieurs ont creu qu'a ces charmes arriue  
Humble & tremblant, le noir peuple d'Enfer,  
Et que d'humain sang elle écriue  
Ne fai quels mots à Lucifer.  
Sans nulle peur, és croizés cemetieres  
Passe les nuits, entre les pales corps,  
Qui, par ses oraisons forcieres,  
À elle reparlent tout morts.  
El'fait que vaut, en sa toille nouuelle,  
Dans vne nois, l'araigne enseuelir,  
Et que vaut seiche la ceruelle  
Que d'vne chate on peut cueillir.  
Or, tout ainfi que sa chaude ieunesse  
Sans nulle honte en luxure brula,  
Auiourdui, non mieus, en vieillesse,

Autre feu d'avarice elle a  
Vn prompt babil, vne ruze assurée,  
Front impudent, ongles lons & futils,  
Foi à tout propos pariurée,  
Sont les meilleurs de ses outils.  
Pour son métier, toutes bendes frequente,  
Mais, tant que peut, l'acoste iour & nuit,  
De ceste ieunesse opulente,  
Qui bien cher peu de plaisir fuit.  
Là elle regne, elle fait les parties :  
Quelque simplette ell'prêche ce pendant,  
D'aucunes, par plait conuerties,  
Les bons mariages vendant.  
Car el'n'est pas de ces vieilles publiques,  
Qui, pourement vn écu pratiquant,  
De quelques claustra les reliques,  
Sur le soir se vont trafiquant.  
Braue de foie, & le velours en teste,  
Les bons endrois, impudente, ne fuit,  
Ains l'egale à la plus honneste,  
Et de sa noblesse fait bruit.  
Mais ce pendant, pour sa proie, elle guette  
Si quelque riche est a pourvoir encor,  
Ou, si quelque vefue est ieunette,  
Car pescher y veut chaine d'or.  
Aiant oui par les bruits de la ville,  
Qui peu à peu doublant courent touiours,  
Que le mari d'une Sibille,  
Bien riche auoit fini tes iours :  
À elle vint, & me sembla sa langue,  
Pour beaucoup nuire estre diferte affés,  
Car i'oui toute la harangue,  
Entre-deus huis sur moy pouffés.  
Après vn mil de ces vulgaires plaintes  
Que volontiers tel exorde contient,  
Et vn fleuve de larmes feintes,

Qu'à la poste el'lache & retient :  
Mais quel profit, dit-el', quelle ressource  
De tous nos pleurs ? que vaut ce dur remors ?  
    Dieu de tant de vain pleur se cource,  
    Et ne seruent larmes aus mors.  
Tel long ennui, Sibillette mamie.  
Ne fait qu'esteindre, en ceste ieune fleur,  
    Vostre beauté déia blémie  
    Qui l'ecouleroit toute en pleur.  
Dieu, l'il lui plait, puis que d'vn il vous priue,  
Qui fut, vrai-est, vn peu foible & agé  
    Pour vous, (car vostre feu arriue,  
    Et le sien étoit délogé)  
Vous pouruoir, par la grace benigne,  
D'autre moitié à vous égale mieus,  
    Car, vraiment, vous en estes digne,  
    Et aués bon bruit en tous lieux.  
Renon aués de ménagere bonne,  
Et, Dieu merci, vos biens sont de bon pris,  
    Et déia plus d'vne personne  
    De vôtre beauté l'est épris.  
I'en fai bien vn, mais quoi ? ie suis bien neuue,  
Il n'est pas tems. Toutefois, pourquoi non ?  
    À toute heure qu'vn bien se treuue  
    Il le faut prendre, ce dit-on.  
Occasion, la deéssè volage,  
Telle se peint, si i'ai bien retenu,  
    Tout son poil pend sur le visage  
    Le derriere est chauue & tout nu.  
Arriuant donc, doit au poil estre prise,  
Car elle l'offre, & l'offrant touiours fuit,  
    Puis, n'ayant plus au dos de prise  
    Se moque du sot qui la fuit.  
Cil que ie di, qui vôtre se souhète,  
S'il faut aus biens & honneurs l'arrester,  
    N'estoit que premier vous appéte,

Première deussiés l'appeter.  
Et n'est pas lourd, comme il semble, peut-estre,  
Dur, ni grosier : mais telle office veut  
    Qu'on se face graue apparoistre,  
    Et le plus seuére qu'on peut.  
Vn autre en fai qui ia presqu'en rafolle,  
D'age moien, & riche & fain & fort,  
    Quoi qu'un malin bruit de verolle,  
    Ait menti sur lui à grand tort.  
I'en fai encor, les voulés vous d'espée,  
Ou financiers ? à Rouen ou Paris ?  
    Élifés, pour n'estre trompée,  
    Ie vous baille au chois cent maris.  
Mais à vrai dire, &, en loiauté pure,  
Pour le confeil qu'aus ieunes puis deuoir,  
    (Car le tems qui piéça me dure,  
    Beaucoup de chofes m'a fait voir)  
Il n'est que trop, de ces muguets qui balent,  
De ces iolis, qui sur eus portent tout :  
    Mais ceus, qui pour épouzer valent,  
    Se choiffent par autre bout.  
Épouzés moy quelque assure riche homme,  
D'un haut estat, si pouués honoré,  
    Tel que celui que ie ne nomme,  
    Mais premier vous l'ai figuré.  
Après sa mort vos douaires augmentent,  
Et, lui viuant, faute vous n'aués point,  
    D'autres mille gentils, qui tentent  
    Vous donner leur seruice a point.  
Qu'aués vous peur ? le saint cornu Moysé  
À mort iadis tel esbat condamnoit :  
    Auiourdui, par nos gens d'Eglise,  
    Autre doctrine se connoit.  
En ce tems-ci, pour pudique i'auoüe,  
Celles, fans plus, que nul onq'ne requit.  
    Gentille n'est qui ne se ioüe,

Et toute belle en doit l'aquit.  
Le tems volage à pas larron se glisse,  
Et sans mot dire, hélas, trompe nostre œil,  
Et comme vn courfier en la lisse,  
Nos ans décochent au cercueil.  
Tandis qu'aués la claire matinée  
De vos beautés, n'en épargnés l'ébat,  
L'exercée est plus tart minée,  
Quoi qu'un soir toutes les abat.  
Vn bon habit demande qu'on le porte,  
Et tout metal au feruir s'eclaircit,  
Et maison qui n'ouure sa porte,  
Deserte, tantot se moizit.  
Beauté aussi moins fert, & plus s'empire,  
Plus on l'esbat plus claire se fait voir,  
Et croiés que pour y suffire,  
Il en faut plus d'un seul auoir.  
Penfes, ma fille, à ce plus riche donques,  
Qui vos estas vous accroistra touiours,  
Et, chés qui, faute n'aurés onques  
De mille commodés amours.  
Je ne creu pas vne langue puante,  
Qui contoit hier, & ie soutin que non,  
Que ia de vôtre foi se vante,  
Ne fai quel ieune homme sans nom :  
Pour toute chose, vn poëte affés abile,  
Enfant de Dieppe aus riues de la mer,  
Si fol d'une étude inutile  
Qu'autre chose ne veut aimer.  
Quand ce seroit Clément Maraut lui-même,  
(Ay-ie failli ? Marot dire voulois)  
Ou ne fai quel Ronfard de même  
Qui se dit Pindare Gaulois,  
D'eus ni de lui, qu'auriés-vous autre chose  
Qu'une Balade, vn Rondeau ? voila tout :

Mais mieus vaut vn écu en profe,  
Que mille rimes fans vn fout.  
Tels, ni amis, ni maris ne faut faire,  
Car publier tantot leur dame font,  
Et de leur femme le douaire,  
Se prent fur Parnasse le mont.  
Deuant Dieu soit de l'hōneſte homme l'ame,  
Votre mari, ce renom il auoit,  
Que de procès, comme ſa game,  
Toute la pratique il fauoit.  
Et outre encor ſes biens, dont prou vous laiſſe,  
(Qui bien vous eſt en méchef vn bon eur)  
Il étoit extrait de nobleſſe,  
Dont auſſi vous reſte l'honneur :  
Combien facheus, & cōbien (ce vous ſemble)  
Fort a porter ,& dur a voir ſeroit  
À nous tous vos amis enſemble,  
Qu'ainſi tant d'eur vous periroit ?  
Après Rouen, ô ſeiour bien étrange  
Dans telles eaus, en cet air marinier :  
Ô de maris different change !  
Après vn Eueſque vn Mounier.  
Ainſi filoit la langue ſerpentine  
Son dous venin, quand ie fu découuert,  
Au ſoruenir d'vne voifine,  
Par l'vn de mes huis mi-ouuert.  
Mes mains à peine à peine ſe garderent,  
Qu'aus rares creins, aus plourars chafſieus,  
Au ridé maſque ne darderent  
Leurs ongles alors furieus.  
Dieu, pour loyer, te doint, vielle dannée,  
Sans feu, fans vin, le reſte de tes iours,  
Rien qu'yuer par toute l'année,  
Et gofier alteré touiours.

*Elegie 19.*

**M** Ille enuieus, douce chere Sibille,  
Graces à Dieu, n'õt sceu ã mordre en moi,  
Sinon cete étude tranquile  
Que ie fui pour l'amour de toi.  
Ce dous loifir à grand vice m'imputent,  
Trop, ce leur semble, aus hommes mal féant :  
Et ce train des Mufes reputent  
Euure d'vn esprit faineant.  
Veulent-ils point qu'en la perche criarde  
Mon plait ie vende ? ou que moy-méme afsis,  
Oyant vn auocat qui farde,  
Ie dure cinq heures ou fis ?  
Veulent-ils point qu'a mes costés ie mette  
D'art Milanoife, espée & dague aufsi,  
Et fur ma teste, vne plumette,  
Pour estre bien plus noble ainfi ?  
I'aurois du Roi les gaiges d'vn gendarme,  
Au reng vaillant de ces hardis iureurs,  
Qui ne donnerent onq alarme  
Qu'aus poules des bons laboureurs.  
Ou bien, plairoi-ie, en misfe courte robe  
Treforillon, vn de ces courtifans,  
Qui, de ce que leur chiffre robe,  
Peu ne rendent gorge en dis ans ?  
Ô poures gens, ce que leurs cueurs defirent  
N'est que caduc, passager & iournal :  
Et mes defirs hautains aspirent  
Au point de renom eternal.  
Toute leur peine vne gloire pouréte,  
Vn faus honneur ne cesse pourchaffant,

Et d'écus, outre leur soufrète,  
Sommes oisives amassant.  
Mais, non plus tard, par les cloches funebres,  
Leur dernier bruit sonné leur fera tout,  
Et leur nom, sous mêmes tenebres,  
Avec leurs torches aura bout.  
Ce mien loisir, ce tant d'heures oisives,  
Tous leurs travaux, tandis, surmontera :  
Car, par œuvres à jamais vivues,  
Nos noms à la mort ôtera.  
Tant qu'aura France une chrestienne teste,  
Tant y viuront les Psalmes de Cahors,  
Et Noël n'y sera plus feste  
Quand Denifot en sera hors.  
Plutôt saint Marc perdre l'air de sa ville,  
Quelle son Bembé : & lors ce rejoindra  
Ce bout d'Italie à Sicille,  
Quand Sannazar l'y esteindra.  
Quand ieunes ans fuiront amours & armes,  
Lors Arioste chantera bien peu,  
Et quand amans viuront sans larmes,  
Petrarque sera mis au feu.  
Tant que soit Grece & d'Ilion la place,  
Tant en ce monde Homère demourra,  
Quand troupeaus paîtront sur la glace,  
L'Arétuzain berger mourra.  
Quand nous verrons d'Amour la trouffe vide,  
Et de sa mère esteint l'ardant flambeau,  
Les couples onze-piés d'Ovide  
Ne sembleront plus rien de beau.  
Les marbres donc, & d'acier dures l'ames,  
Trouvent leur fin : le tems les ronge & mord :  
Mais nos livres ont quelques ames  
Qui les exentent de la Mort.  
Ce peuple vil les choses viles suivie,  
Seul ses honneurs, seul tienne bien son or :

Pourueu qu'à iamais reste viue  
De moi tant bonne part encor.  
Il me fufit que mainte vierge mure,  
Me chante vn iour à fon rai brument,  
Et maint garçon, parauenture,  
Vienne ici lire fon tourment.  
Sur les viuans, fans plus, broute l'enuie,  
Et les defuns plus ne deigne affaillir.  
Après donq cete courte vie  
Nofre honneur ne nous peut faillir.

*Elegie 20.*

**P** Visque l'Enuie encore donq l'afile,  
Pour de nos cueurs le ferme neu trencher,  
Blamant cete petite ville,  
Que pour moy tu veus raprocher,  
Ie fuis ingrat, mon cueur, ma Sibillette,  
Si, de ma plume, au moins ie ne foutien  
La patrie & douce villette  
Mere de mon fang & du tien.  
Ce falé bort de noftré onde écumeufe,  
Cest air marin, dont ils parlent fi mal,  
Vaut mieus que leur riue fumeufe,  
Leur touiours tied'humide val.  
Onq, que ie croi, l'aube teinte de rofes,  
Ne les feut voir : &, auant le mi-iour,  
À peine l'œil de toutes chofes  
Rayonne en leur austral feiour.  
À qui plaira le vent des pompes vaines,  
Le bruit des plaids, l'écarlate des cours,  
Soit feur, que fes raifons mondaines

Dedans vn Rouen auront cours.  
La donq se tienne, & f'il peut, y vieillisse,  
Mol, langoureux & de gouttes noué :  
Et les Medecins enrichisse,  
Auquels tout Rouen est voué.  
Nótre Dieppétte, au moins plus saine & viue,  
Voit, d'un costé, quelle l'Aurore fort,  
Et, de l'autre, purge sa riue,  
Par l'alaine seiche du Nort.  
Car du Su moite vn haut mont nous deliure,  
Et en Island l'enfuit par dessus nous,  
Si bien que voions l'entre-fuiure  
L'yuer sec, l'Esté frais & dous.  
Aussi, pour vrai, vn air tiede & mollace,  
N'eut rien valu pour engendrer des cueurs  
Qui fussent, sur l'onde fallace,  
De tout autre peuple vainqueurs.  
Ni tant d'espris que Pallas y auoue,  
Deus Mifans mors, & deus mors Parmentiers,  
Et deus, que viuans moins ie loue,  
Terrien & ce Mifant tiers.  
Le bon Crignon, avec si peu de lettre  
Si sauant homme, a bien naguére appris,  
Et même en son fils fait connoistre,  
Combien cest air vaut aus esprits.  
Quoi ? la commune & multitude vile,  
Y semble née a descrire les cieus,  
Peindre terres, mers & tout ile,  
Partir vens & mesurer lieux.  
Quand aus plaisirs, nos grans peres honnestes,  
De main en main mille esbas ont laissés,  
Mille banquetés, dances & festes,  
Et de ieus & masques affés.  
L'éleué bort de nostre immense plaine  
Cler, sec & droit, nous est vn pourmenoir,

Plus beau, que des vapeurs de Seine,  
Leur pont auant la nuit tout noir.  
Quand le Soleil, à son coucher se baigne,  
Ô dous regard, voir, au tour de ce Dieu :  
Tant de cristaline campagne,  
Et le bout du ciel, tout en feu.  
N'esse plaisir tant de vaisseaus de guerre  
Voir phalerés sur leur plaine voler ?  
Et, d'un salut, tant de tonnerre  
De leurs flans souffle-feus rouler ?  
De chesne dur, salubre maifonage,  
Voifins du ciel nos logis son dressés,  
Entaillés de diuers ouurage,  
Peins, batus d'or, & lambrifsés.  
Et quelle ville vne plus belle rue,  
Plus large & longue auoir peut nullement,  
Ni d'un gentil peuple plus drue,  
Ni plus nette de pauement ?  
Par les carfours, fontaines eternelles,  
(Que nos ayeuls encor n'auoient sceu voir)  
Bondiffantes claires & belles,  
Ne cessent fin argent plouuoir.  
Si tout cela, si mieus n'i est encore,  
Ton sang au moins, tes deus freres y font,  
I'y fuis, quoi que mes esprits ores,  
Dans tes yeus leur demeure font.  
Tes bons ayeuls, si c'est plus quelque chose,  
Sous ample cuiure ont leurs cendres ici :  
Ton pere avec eus y repose,  
Et ta mere & ta seur ausi.  
Reuien hanter leurs tombes honorables,  
Et, apres d'eus (mais bien tart plaife à Dieu)  
Rendre aus destins inexorables,  
Les beautés prises en ce lieu.

*Elegie 21. pour semondre les Poètes au Pui de  
l'Assomption à Dieppe, l'an 1556 lequel  
n'estant ordinairement que de quatre  
pris, fut augmenté de deus.*

**Q** Vi de fin or, qui d'Indiennes pierres,  
Vos frōs vainqueurs voudrés enuirōner,  
Non pas de ces poures lierres  
Que le viel tems fouloit donner :  
Cines sacrés, soit que vos plumes blanches,  
Sur l'enflé L'oire ou sur le sucré Loir :  
Errant, portent vos gorges franches,  
Qui nôtre siecle font valoir :  
Soit que de Seine à l'vne & l'autre riue,  
Paris rai admire vos douceurs,  
Soit que par vostre vois naïue  
À Rouen parlent les neuf seurs :  
Tous leués vous sur vos ailes hautaines,  
Et deignés tant par le vide ramer,  
Que veniés fondre dans nos plaines,  
À ce calme sein de la mer.  
Droit à son front la mutine Angleterre  
Tremblant, nous voit le long du salé bort,  
Que nos ayeuls vindrent conquerre,  
Ces blons foudars du gelé Nort.  
L'Espagne sobre & la Flandre iuroignesse,  
Qui ça & là nos eaus vouloient tenir,  
Ont senti de quelle ieunesse  
Vn port de Dieppe peut fournir.  
Mais maintenant, puisque tréue paisible,  
Iusqu'à cinq ans a restuyé nos dars

Puisque chanter nous est loisible,  
Ce pendant que dormira Mars,  
Nos destres mains, en lieu de lance fiere,  
La plume douce à l'ennui meneront,  
Et, en lieu de trompe guerriere,  
Les Muses deuant sonneront.  
Phebus touiours son arc doré n'entéze :  
Touiours ne fait Mars sa pique branler,  
L'un quelque fois sa Venus baise,  
L'autre sa lire fait parler.  
Afsés Neptune & son écaillé gerre,  
Sous nos canons dans leur fons ont tremblé,  
Afsés nos mers teintes de guerre  
La rouge d'Egipte ont semblé.  
Douze deus fois ces grans hourques dépites,  
N'i a qu'un an, en maint captif escu,  
Contre peu de nos naus petites,  
Perdirent leur Aigle vaincu.  
Mainte forest dans l'eau même en fut arse,  
Maint Espagnol & maint Flamen rôtis,  
Et mainte ame en son sang eparse,  
Sur l'azuré champ de Tetis :  
Or, à son tour, Apollon nous récréé :  
Tout lui voüons ce bien eureus loisir :  
Toute ceste tréue est sacrée  
À son dous-honneste plaisir.  
Et toutefois, ni les trauaus d'Alcide,  
Ni d'Amphion les haus murs enchantés,  
Ni l'ainé, ni le ieune Atride,  
Ici ne feront point chantés.  
La vieille Grèce en fables abuzée,  
Et sans raison tels monstres se forgeant,  
Son Hipocréne a toute vfee  
En bourdes qu'elle alloit songeant.  
Mais nous, ô Dieu, nous ta gent reconnue,  
Nous par ta grace assureés d'une foi,

Fondés en ta vérité nue,  
Chanter ne devons rien que toi.  
Aussi, Seigneur, toute la France est pleine  
De ton seul nom, & de tes saints aimez :  
L'un à te psalmoder met peine,  
L'autre tes martyrs a nommés.  
L'un mieux l'honneur de ton Israël corne,  
Que du fin Grec son aveugle n'écrit,  
L'autre tout l'Ercule retourne  
Aus sacrés gestes de ton Christ.  
Et nous Dieppoys la féconde pucelle  
Ou l'encorça ce Dieu homme ton fils  
Elizons matière éternelle,  
De nos vers, & seul but prefis.  
Soit que très-pur son natal se ramene,  
Ou qu'en sa mort lui soient les cieux ouvers,  
Neptune n'a sous lui d'arène  
Tant que lors elle a de nos vers.  
Car elle même, ô merveille bien rare,  
Haute aparut sur nos murs assiegés,  
Repoussant dans le camp barbare  
Les boules sur nous déchargés.  
Et au seul bruit de sa feste sonnée  
Par nos clochers, l'Anglois troublé d'effroi,  
(Ici digne foi soit donnée)  
Fut défait par l'ainé du Roi.  
Braue Talbot, la fortune meilleure  
Ne te fut onc, t'ayant fait repasser  
De ce siège en ton île à l'eure  
Pour nouveau secours amasser.  
Ce fier Anglois vne puissance armée  
Vers le levant, sur nos croupes logea,  
Qui, d'un large fossé fermée,  
Nous batoit par neuf mois déia.  
Tout notre mur n'étoit plus qu'une brèche,  
Et, de tous coins, en maisons et moutiers

Tomboient le boulet & la fléche,  
Ni restant que les cueurs entiers.  
Quãd, de tous maus, des Charles ce fettième,  
Qui des Anglois fit en france la fin,  
(Il étoit d'Aout le quatorzième)  
Nous deliura par son Daufin.  
Sous le bon eur d'vn si noble gendarme,  
Les afsiegeurs eus mêmes afsiegés,  
Iusqu'en leur fort eurent l'alarme  
Par nos bourgeois encouragés.  
Sur le fossé maint pont de bois habile  
Outre-ieté, nous ioignoit main a main :  
Canons tonnoient, & ceus de l'ile  
Ne se defendoient pas en vain.  
Déia Moüy, & déia Hercelaines,  
(Couple vaillant) bien que vengés affés,  
Soufloient leurs dernieres aleines,  
(Grosse perte) aus fons des fossés :  
Et Mars égal la victoire en balance  
Tenoit encor, un midi ia bien prés,  
Quand le deuot ainé de France,  
Se tourna vers nos lieux sacrés.  
Et, haut les mains contre sa lance iointes,  
Dame, dit il, ô vierge Mere Dieu,  
Qui dois demain tes festes saintes  
Voir celebrer par tout ce lieu :  
Ne souffre pas ce barbare infulaire,  
Venir ainfi ton riche autel piller,  
Troubler ta feste anniuerfaire,  
Et ton cors même dépouiller.  
Tes seruiteurs, qu'ici tous sommes, garde,  
Ie te promés, aiant veincu ici,  
D'argent vne image, regarde,  
Aufsi grande que me voici.  
À tant se tait : & voila tous ensemble,  
Nos hauts clochers leurs creus ærein sonner,

Et bonne réponse, ce semble,  
À sa juste oraison donner.  
L'Anglois (miracle) à l'heure à l'heure même,  
Cede, recule, & non vaincu se rend,  
Tant, à ce son, un effroi blême,  
La force & le sens lui surprend.  
Leur fort est pris, on les tue, on les lie,  
Nous déliurés au ciel graces rendons,  
Et Louys, qui son veu n'oublie,  
Y adjouste cent riches dons.  
Nos graues chants, nos balades legeres,  
Le dous rondeau à demi-ligne clos,  
Sont encor les rimes premieres,  
Qui sonnerent ce divin los.  
Leurs pris aussi, chapeau, bagues, couronne,  
De Diamans, de Perles, de fin Or,  
À qui mieux mieux, mieux & mieux sonne,  
Richement s'exposent encor.  
Mais, de plus neuf, aus Dircéennes odes,  
Dignes honneurs, & aus Tuscans sonnétés,  
Entre nos Muses Palinodes  
Auons voulu estre ordonnés.  
Qui mieux fuiui aura le Thebein cine,  
Qui mieux fuiui le Florentin aussi,  
L'une & l'autre avec pris condigne  
Trouuera son honneur ici.  
Hastés vous donq, trop aus Muses sacrée,  
Gagner nos pris, & vous ouvrir le ciel,  
À pointe de plume sucrée,  
Qui peu doive à l'Attique miel.

*Elegie 22. sur la mort de Ian de Bourbon,  
Duc d'Estouteuile, Conte d'Anguien,*

*qui fut tué le iour S. Lorans, 1557.  
& git à Vallemont.*

**L**e noble cors qui ci deffous l'empoudre,  
François passans, ne mourut pas ici :  
Ains dans ceste sanglante poudre  
Ou fut surpris Montmorenci.  
La trop auant, aueques lance & masse,  
De rouges crois son gite il se pua,  
Tant vn souuenir de sa race  
Loin de nos bendes l'enleua.  
Quand il fut las, les plus hardis d'Espaigne,  
Tremblans encor, de loing lui crioient fort,  
Voi que le grand nombre te gaigne,  
Ren toi, Bourbon, ou tu es mort.  
Au Roi, dit-il, & à ma France aimée  
Je ren la vie, & mon esprit à Dieu,  
Quant à ceste charoigne armée,  
Je la quite aus vers en ce lieu.  
Délors mourut : mais encor creinte telle  
Ce petit cors tout roide leur faisoit,  
Que main nagueres si cruelle,  
Le plus fier regarder n'osoit.  
Tel ennemi iamais ne nous auienne,  
Dirent-ils tous : &, tout mort qu'il soit or,  
Rien deuers nous ne l'en retienne,  
Car les os feroient peur encor.  
Si l'ont rendu ; & sa France éplorée,  
Qui de tel sang trop peu rester se vit,  
Sur la sepulture honorée  
Ce sien regret lui écriuit.

Si me naurer tu auois en penfée,  
Mars defectif, au moins pouuoit ton dart  
M'auoir non au cueur offencée,  
Et en moins precieufe part.  
Tu me voiois quafi toute entreprise,  
D'humeur étrange, & membres superflus :  
Pourquoi, les laiffant, m'as tu prife  
Au bon fang dont n'ai tantot plus ?  
Adieu le fang de ma veine meilleure,  
Trop tot tiré : Adieu, fleur de mes fleurs,  
Vengeance vous ferai quelque heure,  
Mais tandis, hélas, rien que pleurs.

*Elegie 23. fur le mariage du Roi Daufin  
avec la Reine d'Ecoffe en  
Auril, 1558.*

**V** Oici ton mois, ô fille de l'écume,  
Bell'Aphrodite, & le celefte Tor,  
Ia tout ce monde te r'alume,  
Faifant flamber les cornes d'or.  
Le ciel te rit, &, a l'enui, la terre  
Point ne te cefse herbes & fleurs tirer,  
Et la Mer qui femble de verre,  
Te prie en elle te mirer.  
Ne tarde plus. Laisse, à bride aualée  
Ramer deça tes cines attelés,  
La ou Seine a Marne mée  
Entourne le roial palais.  
Auecques toi pren ce chois de tes filles,  
Trois cors tout nus l'entretiens toujours,  
Les Graces, ces trois feurs gentilles,

Et l'un, sans plus, de tes amours.  
Au lieu de l'autre, ô Himen himenée,  
Vien, chaste Dieu, ta mere acompaigner :  
Nulle amour d'honesteté née  
Ne doit ta torche dédaigner,  
Et quel des dieus, par nous race mortelle,  
Estre deuroit plus que toi honoré ?  
Et quel, par un amant fidelle,  
Plus deuotement adoré ?  
Pour ses enfans, en grand soin, mainte mere  
Déia touffant t'adresse mille veus,  
Et seul, femmes, sans vitupere,  
Rendre les pucelles tu peus,  
Par ton moien la vierge un peu ia mure,  
Tres-volontiers pere & mere laissant,  
Dens les mains se liurer endure  
D'un ieune homme la rauissant.  
Par ton saint feu les heritiers succedent,  
Éternisés en ce gerre mortel,  
Et, quoi que mortels ils decedent,  
Tu gardes leur sang immortel.  
Haeste toi donq, & douce mariolaine  
Front & cheueus te ceigne tout au tour,  
Et luise en ta destre hautaine  
Le saint flambeau de chaste amour.  
Voi, si matin, de mille fleurs ornée  
L'aube déia, Phebus tout d'or ausi,  
Qui n'ouurent onques iournée,  
Plus eureuse que ceste-ci.  
Pieça déia tout le monde réueillent  
Dous violons & perce-cieus cornés,  
Et ia les prétres appareillent  
Leurs temples richement ornés.  
Car aujourdui la couronne Écossaise  
Qui de Marie estreint le chef roial,

Sera faite à iamais Francoise,  
Si tu fermes ce neu loial.  
François Daufin, & d'Écosse la Reine,  
Se vont sous toi & leurs peuples vnir :  
Fai leur, ô Himen, vne cheine,  
Qui les puisse à iamais tenir.  
Enlasse-les, estrein-les & conferme,  
D'un neu de fer, & Gordien cent fois,  
D'un neu à toutes preuues ferme,  
Rare chef d'œuvre de tes dois.  
Comme des cors, fai des deus ames vne,  
Des deus cueurs vn, vn desir, vn fouci :  
Et quoi qu'entre deus soit Neptune,  
Conioin les peuples tout ainfi.  
Ia Lile-bourg dedens Paris se trouue,  
Et son Lion entre nos fleurs lui plait,  
Ia le sang d'Estuard nous preuue  
La grand noblesse d'ou il est.  
Es-tu boiteus, Himen ? que veus tu dire ?  
La vierge Reine est ia pleine d'ennui,  
Et, de trop attendre, soupire,  
Craignant que tu n'i fois meshui.  
Comme défait la rose Ciprienne  
Des moindres fleurs, tout à l'entour, le teint,  
Comme la claire Délienne  
Les étoiles proches esteint,  
Marie afsise entre mille pucelles,  
Qui dens le cueur, te font aussi maint veu,  
Raionnant sa beauté sur elles,  
Leur laisse de lustre bien peu.  
Telle ta mere est maintefois allée  
Ou Adonis, ou Anchise tenter,  
Telle, en la Troienne vallée,  
Au iuge alla se presenter.  
L'épous aussi, premier espoir de France,  
De l'autre part bien matin éveillé,

Se plaint qu'en trop longue esperance,  
Par ta paresse, est trauaillé.  
Ne pouuoit donq, ô prince, te sūfire  
Ce Gaulois sceptre infallible & certain ?  
À quantes couronnes aspire  
Ce chef si roial & hautain ?  
Après Écosse & la Gallique terre,  
Ioindre y pourras (& ce t'est deu des cieus)  
Le branlant sceptre d'Angleterre,  
Et de Naples les plaifans lieux.  
Voire trop plus : mais tinsses-tu du monde,  
La plus grand part humble sous toi déia.  
Prise plus ceste Ninfe blonde,  
Que ce qu'Alexandre rengea.  
Pour ton amour, sa patrie & sa mere,  
Et, sans regret, ses hommes a laissés,  
Et, sur vne fraile Galere,  
Les grans flots d'Océan passés.  
Pour ton amour son langage d'Écosse,  
Ell'oublia, & le tien elle aprit :  
Et bref, par ceste heureuse noce  
T'offre sceptre, cors, & esprit.  
Heureus mari, voici bien pour toi ores,  
Le plus beau iour qui iamais éclaira,  
Mais la nuit, toute noire, encores  
Trop plus belle te semblera.  
Pour ce iourdui laisse au grand Roi ton pere  
Les ieus de Mars, la lice & le tournoi,  
Car la patronne de Cithere  
Autres combats dresse pour toi.  
Trop est ta gauche a bien volter connue,  
Ta destre ausi à toute arme porter,  
Mais garde qu'une vierge nue  
Trop tot ne te puisse matter.  
Quoi ? ia déia me semble ouir les ailes  
Des cines blans : voici la coche d'or :

Et qui est ce plein d'étincelles,  
Ce voleur qui les passe encor ?  
Je le connoi, il a deus yeus en teste :  
Bien fois venu, Amour honneste & saint :  
    Mais tres-loin soit de nostre feste,  
    L'aeugle, vicieus & feint.  
Fai fondre ici, Venus, tes cines vites,  
Dans la cité de ton iuge Paris :  
    Descen avecques tes Charites  
    Sur ces celestes lis flouris.  
Ô de Cithére & de Cypre l'idole,  
Mere du monde, à ce coup puiffes-tu  
    En ces deus perles qu'on acole,  
    Montrer ta feconde vertu.  
Vien, il est tems, nôtre vierge connoitre,  
Vien l'inspirer : ton œil l'ëbahira,  
    Et vn peu de ton front, peut-estre,  
    (Ne te déplaise) en rougira.  
Mais cest honneur, pour ceste heure, Déesse,  
Pardonne lui : car pas ne peut flourir  
    Toujour ceste sienne ieunesse,  
    Ni iamais la tienne perir.  
Fai, deuant toi, ce tien fils Himenée  
Marcher armé de son pudique feu,  
    Thalie, Aglæe, Euphrosinée,  
    Ioignent l'indissoluble neu.  
Que fai-tu plus sur nôtre demi monde  
Tardif Soleil ? descendras-tu iamais ?  
    Plonge toi vitement en l'onde,  
    Car la nuit vaut mieus deormais.  
Passe leger, pique aual, pique, pique,  
Découure nous la peinture des cieus,  
    Tu fais tort à ta seur vnique,  
    Car son croissant est de nos dieus.  
De ta nuit, donq, tot nos yeus renuelope,  
Blanche Diane, ainsi puisse donter

Ton grand Henri toute l'Europe,  
Et bien haut par tout te planter.  
Ia ses couleurs toute chose a perdues,  
Le suis oui, rien que le ciel ne luit :  
Tenebres se sont épandues,  
Et voici l'amoureuse nuit.  
Cessez le bal, cessez le bal mes dames,  
C'est trop tenu d'attente languissant,  
En l'ardeur de ses chastes flammes,  
Ce ieune mari perissant.  
L'heure s'enfuit, par vous soit emmenée  
La Ninfe sage : hélas, elle rougit :  
Ô douce vergoigne bien née,  
Que de modestie en toi git.  
Va hardiment, va Reine bien heureuse,  
C'est à ton Roi, ton mari, que tu vas :  
Dequoi, pucelle, es tu peureuse ?  
C'est le seul ami que tu as.  
Ce seul ami mille parens surpasse,  
Ce seul ami mille reumes vaut,  
Jamais sa foi ne verras lasse,  
Ni son cueur d'autre flamme chaut.  
Roi Écossais, des François l'esperance,  
La nuit échape, & ie t'amuse ici :  
Or t'en va prendre iouissance,  
Or t'en va la donner ausi.  
Or vous iouéz, or commencéz à viure,  
Paiséz vos yeus, beuéz mille plaisirs,  
Chacun de l'un l'autre s'en-yure,  
Et immortels soient vos desirs.  
L'arbre acolé & le rampant Lierre  
Plus fort que vous ne soient entr'embrasés,  
Ni la vigne haute de terre  
Et l'orme mieus entrelasés.  
Tu cueilliras la demimure rose,  
La fraiche fleur, fille du point du iour,

Pour toi seul si vermeille éclofe  
 Dans le flouri iardin d'Amour.  
 Et dont la tige, entre tes mains feconde,  
 Lettonnera mille fcions diuers,  
 Qui doiuent iufqu'aus fins du monde  
 Eftendre vn iour leurs rameaus vers.  
 Je di tes fils, qui, tout tels que leur pere,  
 Au trais fans plus, connus enfans du Roi,  
 De la chafeté de leur mere,  
 Par le vifage feront foi.  
 Or, chafte lit, puiſſe ta molle plume  
 De paix & ioye vn ni touiours couuer.  
 Iamais foupir ne l'y allume,  
 Ne pleur n'i vienne rien lauer.  
 Il faut fortir, fermés l'huis damoifelles,  
 La nuit fe pert, viués amans, viués :  
 Ô que de garçons & pucelles  
 Defirent l'eur que vous aués :

*Elegie 24. à Ian Fourdin.*

**S** i le trefor des Pindoifes déeffes,  
 À peu de gens chichement departi,  
 M'auoit de fes douces richesses  
 Otroué quelque bon parti,  
 Si i'auois beu de l'heureufe fontaine,  
 Qui fait du miel dans les gofiers facrés,  
 Ou de ceſte Ronfarde veine  
 Qui les bors du Loir a fucrétés :

Pieça, Fourdin, pièce bien empennée  
Par mes escrits, ta gloire voleroit,  
Et la plume à Vendome née  
Son Dorat mieus n'extoleroit.  
Douze Apollons, cent Muses ie fohéte,  
Non pour rebatre, ou le sac d'Illion,  
Ou la riche toison d'Æéte,  
Ou le fier Néméan lion.  
Mille menteurs, voulans d'une fumée  
Faire du plomb, ont reuomi sans fruit  
Toute l'Aganippe humée  
Pour telles bourdes mettre en bruit.  
Mais tout le don qu'en ce lieu ie demande,  
Seroit, sans plus, pour au vrai t'exprimer,  
Combien la part est belle & grande  
Qu'en moi tu dois tienne estimer.  
Foie & poumons, cueur & teste ie t'ofre,  
À épulcher : sonne moi, touche moi,  
Tu as en ton Doublet vn cofre,  
D'entier amour & pure foi.  
Car, au laisser de mes nois pueriles,  
Tu me receus blanc & vierge tableau,  
Sur qui, des lors, tes dois habiles  
Menerent le premier pinceau.  
Tu me montras de quel charme de langue  
Vn Arpinois toute Rome enchantoit,  
Et de combien forte harangue  
Démofstène vn Roi combattoit.  
Ie vi la ville avec son Hector morte,  
Qui mille naus plus de neuf ans soutint,  
I'oui mentir de langue acorte,  
Ce Grec que Calipson retint.  
Ie vi Ænée & Turne l'entrebattre,  
Ie m'endormi au lut Aufonien,  
Et, sis fois, me tint au theatre  
Le Comique Sidonien.

Par tous ceus-la, Fourdin, tu mis grand peine  
À me létrer, & ma langue embellir,  
Mais c'est toute peinture vaine,  
Qui l'ame aufsi ne veut pollir.  
Tres-clair miroer de vie entiere & sainte,  
Tes chastes meurs a nous touiours l'ofroient,  
Et, nous bridant de douce creinte,  
Rien voir méchant ne nous souffroient.  
Te souuient-il de cent douces fineffes,  
Dont, tout iouant, tromper nous foulois tu,  
Alléchant nos tendres ieunesses  
Aus lettres & à la vertu ?  
Mais, si n'a sceu à tes labeurs répondre,  
Ce mien esprit à peu de gloire né,  
(Car tu t'eforçois le femondre  
À plus haut qu'il n'est déstiné)  
Ne vois tu pas sur vne même crophe,  
Maint chéne droit iufqu'au ciel se porter,  
Et maint autre en la même troppe,  
Maleureusement auorter ?  
Le laboureur l'étonne que deuiennent,  
Tant d'autres grains qu'il auoit épandus,  
Car les vns, sans plus, lui paruiénent,  
Les autres demeurent perdus.  
Ainsi, Fourdin, si toute ta semence  
Sur ce Doublet n'a rendu dine fuit,  
Vn Daniel (grand recompense)  
Plus heureusement as instruit.  
Je voi déia qu'un dru tout blanc pennage,  
Plume de cine, ailer lui vient le dos,  
Et sa bouche, par ton ménage,  
Boit un fleuve de sucez mots.  
Cestui seul donc (pardonne m'en l'enuie)  
Pourra ton nom du sourd oubli sauuer,  
Et a perpetuelle vie,

Aueques le sien, éleuer.

*Elegie 25. tirée d'un epigramme Latin.*

**N**ous admirons mille metamorphoses  
Du tems des dieus, age trop récité :  
    Mais ce siecle, en pareilles choses,  
    Ne doit rien à l'antiquité.  
En peu de rime & grossiere écriture,  
Vous peindrai ci d'un trait de mon lourdois,  
    Vne fort nouvelle aventure,  
    Digne de plus habiles dois.  
Belle sans pair, d'un forgeron la femme,  
Naguère osa d'elle tant presumer  
    Que d'un chacun, la bonne dame,  
    Se faisoit Venus surnommer.  
Le bon mari, bien laid, comme lon conte,  
Toujours fuant, toujours tout potelé,  
    N'auoit pas lui-même de honte  
    D'estre aussi Vulcan appellé.  
Mais ce pendant la reine de Cithére,  
Des diuins noms tel emprunt n'endura,  
    Ains pour vengeance tres-féuere  
    Voici qu'elle en délibéra.  
Toi qui Venus, dit-elle, oses te faire,  
Sois donc Venus, de nom, d'esprit aussi :  
    Et toi, Vulcan : &, pour parfaire,  
    Aiez même ce Mars ici.  
La chose est dite, & faite tout ensemble,  
Un gras Prieur en est le braue Mars :  
    Et ceste ci, qui Venus semble,  
    Se preste à lui de toutes pars.

Tant qu'vne fois, par secrète pipée,  
Le noir Vulcan les surpront embraséz,  
Et tous deus d'vne longue épée,  
Les eust à l'heure outre-percéz.  
Mais, par pitié misericordieuse,  
Les dieus benins (comme iadis fouuent  
En l'antiquité fabuleuse)  
Mirent leur puissance au deuant.  
La poure femme est louue deuenue,  
Gloute de proie : & son lou la rait :  
Car en lou, tout d'vne venue,  
Le moine ausi tourné se vit.  
Le forgeron, a qui sa femme on ote,  
Mué se trouue en l'oiseau mal plaissant,  
Qui touiours touiours vne note  
Au mois de Mai va redifant.

*Elegie 26. à Dieu pour la paix.*

**S**i tu perméts, Pere tref-debonnaire,  
À toi parler, qui fais sans nôtre vois,  
Mieus que nous mêmes nôtre afaire,  
Car le fons de nos cueurs tu vois.  
Deigne, Seigneur, qu'à ta grandeur i'adresse  
Vn peu de mos, quelques soupirs ausi :  
Car pitié du monde me presse,  
Et de ta gloire le fouci.  
Voi tout puissant, voi, mes alége ensemble,  
Ton poure peuple, afsés afsés puni :  
Voici tant de maus, ce me semble,  
Que rien ne t'y reste impuni.  
Ceus qui d'argent auoient leur force faite,

Vont mēdiant, ceus qui creuoient d'orgueil,  
Ont veu leur fortune défaite,  
Et or leur fouuient du cercueil.  
Le citoien, loin de sa cité, pleure,  
Meurtri, brulé, pillé, banni, tout nu,  
Car l'ennemi sien y demeure,  
Seigneur par force deuenu.  
Le laboureur voit l'espoir de sa peine  
Par main étrange, auant l'Aout moissonné,  
Voit ses beufs qu'un barbare emmeine,  
Et son chome à Vulcan donné  
Que veus-tu plus ? les grās monarques mêmes,  
Quand il t'a pleu leur calme un peu troubler,  
Ont senti sur leurs testes blêmes,  
Leurs triples couronnes trembler.  
Qu'est-il besoin toutes les verges dire  
Dont ta vengeance, ô Dieu nous a touchés !  
Douce toutesfois est ton ire,  
Et trop moindre que nos pechés.  
Pour nous, seigneur, de trop pl' de mal dignes.  
Chetifs hommeaus, race deüe à la mort,  
Ne difère pas nos ruines,  
Si pitié ia ne t'en remord.  
Mais qui fera-ce en cest éfroi des armes,  
Qui chantera les louanges de Dieu ?  
En ceste tempeste d'alarmes  
Tes cantiques auront-ils lieu ?  
Quelque vaincu, rendant l'ame, peut-estre,  
Aucuns soupirs, bien tard, t'adressera :  
Mais le vainqueur, sans te connoitre,  
Sa seule gloire pensera.  
Ou est le Prince a la main non fouillée,  
Qui dine soit de ton temple batir,  
Si sa gent un iour débroillée  
Vient à ta verité sentir ?  
Nos grās seigneurs dresseent des câps cōtraires,

Non pour l'Aurore à ta foi conquérir,  
Ains freres le sang de leur freres,  
Par tout outrage vont querir.  
Et qui vit onq vne beste fauage,  
Once tachée, ou Tigre au pié leger,  
Venir à ceste extrême rage  
De sa propre espece outrager ?  
Le Turc superbe en va rendre la grace  
Au sourd tombeau en Méque idolatré,  
Priant qu'en ta chrétienne race  
Décord immortel soit entré.  
Et ce pendant deffous le mui demeure,  
Ton feu celé : on te supprime ainfi,  
Et tes vrais tesmoins pour ceste heure  
N'ont lieu ni audience ici  
Or, fai Seigneur, sur l'enclume remettre  
Ces dars sanglans, & tant de fer polu,  
Qui tout en bons picquois deut estre,  
Faus & faucillons remoulu.  
Tous ces couteaus que l'un sur l'autre on rue,  
Commande donq qu'au feu soient repurgés,  
Et pour l'innocente charrue,  
En maint coudre & soc reforgés.  
N'endure plus ces horribles serpentes  
Gofiers-d'ærein, tes foudres imiter,  
Toutes ces poudres violentes,  
Au fons de la mer fai ieter.  
Et, pour ton nom, que seul toute la terre  
Deut retentir, seul tout homme sonner  
Deigne à ton cher r'achaté gerre,  
Pere de paix, ta paix donner.

FIN DES ELEGIES DE

IAN DOVBLET

*Dieppoys.*

EPIGRAMMES,  
ET DIVERSES RIMES

DE IAN DOVBLET.

*Premier Epigramme,  
Imitation d'Anacreon.*

**T**

IONVILLE ie veus dire,  
Calais chanter ie defire,  
Mais fonner onc ne voulut  
Que d'amourétes mon lut.  
Changé l'ai de façon toute,  
De nerfs, de table & de coute,  
Moy-méme rien n'y chantant  
Que ce Henri tout domptant,

Mais touiours mes cordeletes  
Me répondent d'amourétes.

Adieu donques deormais,  
Guerres & hommes armés,  
Adieu vos glores hautaines,  
Vaillans Rois & capitaines,  
Car ce mien lut ostiné,  
N'est qu'aus amours definé.

*Invention Greque d'Anacreon.*

**S** Vr les heures de minuit,  
Lors que pieça tourne & luit  
Ceste lente chariote,  
Que conduit l'enfant Boote,  
Et lassés les hommes tous,  
S'étendent au somme dous,  
Amour d'une fausse forte  
Vint martéler à ma porte.  
Qui frape, di-ie, la bas ?  
Vous me troublerés, hélas,  
Ce dous songe qui m'embrasse.  
N'ayés peur, ouurés, de grasse,  
Répont-il, ouurés moy l'huis,  
Vn petit enfant ie fuis,  
L'eau me perce, on ne voit goutte,  
Et ne sçai ou ie me boute.  
I'eu pitié quant l'écoutai,  
Et d'allumer me hatai,  
I'ouure, & est vrai que i'auise  
D'un petit enfant la guife,  
Mais il portoit arc turquois,  
Longues ailes & carquois.  
Ie l'améne, ie le chauffe,  
Ses mains des miennes rechaufe,  
Et ses creins moites pignant,  
N'en cessoit l'eau épréignant.  
Puis, quand plus n'en y eut goutte,  
Et l'humeur fut seiche toute :  
Ça, dit-il, faisons l'essai  
De ce petit arc que i'ai :

Voyons si l'eau de l'orage  
A ma corde à fait dommage.  
Il bende, & d'un trait adroit,  
Au milieu du cueur tout droit,  
Comme vn Tan poignant m'afolle,  
Puis me gaudissant l'enuole.  
Adieu, dit-il, adieu donq  
Mon ote, ie ne vi onq  
Ceste corde estre meilleure,  
Mais plaie au cueur t'en demeure.

*Dudit Anacreon.*

**C**e leger enfant Amour,  
Cueillant des rofes vn iour,  
N'aperceut point vne abeille  
Dormant'en la plus vermeille,  
Qui d'aguillion inhumain,  
Au bout d'un doit de la main  
Lui lança pointure amere :  
Il l'écrite, & en Cithére  
A l'heure à l'heure volé,  
Or fuis-ie, mere, afollé,  
Afollé fuis-ie a ceste heure,  
Dit-il, & faut que i'en meure.  
Vn petit serpent volant,  
(Ces ruraus vont l'appellant  
Mouche à miel, ô fausse mouche)  
M'a donné ceste écar mouche.  
Venus souriant adonq,  
Si telle pointure donq,  
Si atteinte, si dépîte,

Vient d'une mouche petite,  
Quel mal, mon fis, cuides-tu  
Face ton long trait pointu ?

*De fermeté.*

**C** Elle qui tient ma foi  
Ne doit pas creindre,  
Qu'autre iamais en moy  
Se puisse empraindre.

Son image si bien  
Y est grauée,  
Qu'elle n'en peut pour rien  
Estre leuée.

Amour, mon cueur n'est pas  
De cire tendre,  
Car cent cous tu frapas  
Ains qu'i rien prendre.

Lors qu'il laiffas en fin  
De ta main forte,  
Ce vifage diuin  
Qu'au vif ie porte.

*Sur la mort d'un petit Perroquet,  
auquel vne belette coupa  
la gorge.*

**P** Lorés mignardes amourétes,  
Dames blanches, dames brunetes,  
Et tous mignons d'Amour aufsi

Acompaignés ce dueil ici.

L'oizelet de madamoifelle,  
L'ébat & les delices d'elle,  
L'honneur des petis perroqués,  
Et dont les grans furent moqués,  
Ores, par vne dent traiteffe,  
Parti de fa douce maitresse,  
À Proserpine las, hélas,  
S'en est allé parler la bas.  
Reste, fans plus, de si grand perte,  
La plume iaune, rouge, verte :  
Falloit-il encor, ô maleur,  
Y voir de son sang la couleur ?  
Ces douceurs, las, meritoiët-elles  
De Progné les taches cruelles ?  
Maudit fois tu, maudit cent fois  
Mufeau cruel, ou que tu fois :  
Fausse meurtrière belléte,  
Qui cete douce gorgeléte  
De ta dent as osé trencher :  
Tant ton repas nous coufte cher.

La nuit déia plus que demie  
Tenoit toute chose endormie,  
Chacun repositoit fans fouci,  
Et le bon oïfelét aufsi,  
Quand, toi seule par les tenébres,  
Nous brassant ces regrés funebres,  
Vins adresser ton traître pas  
Au flair du precieus repas,  
Et ofas, rauifante beste,  
Meurtrir vne si chere teste :

Il cria qu'on le secourut,  
Mais parlant ensemble mourut.  
Ensemble trépassé & l'éueille,  
Leue ensemble & rabat l'oreille,  
Et si tref-piteus se rendort  
Qu'on voit bien qu'il ronfle à la mort.

Plorés mignardes amouretes,  
Dames blanches, dames brunetes,  
Et tous mignons d'Amour ausi  
Acompaignez ce dueil ici.

Ah, qui lors sa maistresse eut veue,  
Venir au secours demi nue  
Se tourmenter, se fammester,  
Ses femmes à l'aide appeller,  
On l'auroit certes comparée  
À la Ciprienne éplorée  
Quand du lit on la vit courir  
Au tendron qu'un porc fit mourir.

La mort sur l'oiseau ia trop fière,  
Lui batoit l'aleine dernière,  
De son bec la terre il mordoit,  
Et les ailes roides tordoit,  
Quand elle bien tard arriuée  
Sentant la chaleur deriuée,  
Et du cueur même peu à peu  
Fuir bondissant le dernier feu :  
Dens l'yuoire de ses mains closes,  
L'étuue, & veut par mille chofes,  
R'allumer les petis esprits  
Ia par trop de glace surpris :  
Dans son lit plourante le porte  
Et ores de mots le conforte,  
Qui charmer deussent un Enfer :  
Ores l'espère rechauffer  
Entre les deus pommes iumelles,  
Ses deus reflatantes mamelles,

Qui, bien haut, sous cest apre dueil  
Bondir faisoient leur dous orgueil.  
Mais, surtout, le petit bec croche  
Contre ses lèvres elle approche :  
Et comme naguères souloit.  
Baïfotant, donner lui vouloit  
La douce liqueur de sa bouche,  
Mais, ce bien peu avant le touche.

Pour tout cela l'horrible mort  
Qui le haste & presse trop fort,  
D'un seul soupir ne lui pardonne :  
La l'âme extrême l'abandonne,  
La font les yeux clos & sellés,  
Et les petits membres gélés.

Plorés mignardes amourettes,  
Dames blanches dames brunettes,  
Et tous mignons d'Amour aussi,  
Acompagnés ce dueil ici.

Ou es tu diſerte languette,  
Ou es tu clere parolète,  
Et vous, hélas, ou estes vous  
Petit mignon, mignon si dous ?  
Qui fera Roi en vostre place  
Perroquet ? qui aura la grace  
De dire si bien à son tour,  
À madamoiféſſe bon iour ?  
Et toi cleret, par qui tout tourne,  
Deuant l'œil de qui l'en atourne,  
Qui te chantera deſormais  
Mieus que lui, qui n'en beut iamais ?  
Car de l'eau pure étoit contente  
Sa petite gorge excellente.  
Bien que quelquefois mignotant,  
Sa maistresse, & la baïfotant  
L'afeté, oſoit bien pour boire,  
Fretiller sa languete noire

Entre ce franc coral iumeau,  
Y fuffant, qui le faifait beau,  
Vn miel, vn bame, vne eau de vie,  
Donc nous tous lui portions ennie.  
Et f'il fe sentoit nullement  
Auoir fait chofe rudement,  
Fut de fon bec, fut de fa pate,  
Dieu fait comme il auoit grand hate  
S'étendre, de peur tout tranfi,  
Humble, à l'enuers, criant merci.

Mais, hélas, ou eft le merite  
De ces douceurs ? que lui profite  
Ce gofier, qui fut fi dispos  
À reparler tous nos propos ?  
Que lui vaut, ni maitrefse honnefte,  
Ni ce pourpre peignant fa tefte,  
Ceft or, cest azur, ce vert gai,  
Vert éfaçant le mois de mai ?  
Il meurt, hélas, auant fon heure,  
Et maint villain corbeau demeure.  
Ce paffetems on nous raut,  
Et l'ecoufte, pour nuire, vit.

Bonnes chofes font coutumières,  
De faillir touiours les premières :  
Et les pires, tout au rebours,  
Volontiers fourniffent leur cours.  
Ainsi du bon Prothesilée  
L'ame ieune fut exilée.  
Le vil Therfite demeura,  
Et ainsi Hector moins dura  
Que Paris fon féminin frere,  
L'vn vaillant, & l'autre au contraire.

Que dirai-ie des saints priez,  
Tous l'vn apres l'autre criez ?  
Ni pour eus, ni pour le bon zelle,  
Des veus que fit madamoifelle,

Na fceu, des ftigiennes eaus  
Reuenir l'honneur des oifeaus.  
Plorés mignardes amouretes,  
Dames blanches, dames brunetes,  
Et tous mignons d'Amour aufsi  
Acompaignés ce dueil ici.  
Sous les collines Elizées,  
(Lieu des ames fauorifées)  
Y a, qu'a peine lon peut voir,  
Vne forêt d'Ebéne noir :  
Dont la terre, que Léthe inonde,  
Touiuors d'vne herbe brune abonde.  
La (fi mainte doute lon croit)  
S'en vont les bons oifeaus tout droit :  
Mais des autres ors & infames,  
(Comme on dit) n'i entrent les ames  
Là les blans cines ont leurs nis :  
La vole l'vnique Phenis.  
La le Pan étend fa richesse.  
La l'amant Rofignol ne cefse.  
La fuit la Teurtre fon épous.  
La fe baifent les Pigeons dous.  
Cefte troppe, legeres ombres,  
Iufqu'au pas de leus bornes fombres,  
Sont venus humbles au deuant  
Receuoir l'oifelet fauant,  
Qui a pris fa place eternelle,  
De tout ce beau parc la plus belle,  
Or effe-la comme ie croi,  
Que vraiment Perroquet eft Roi.

*Epigramme du latin de Pulex.*

**G** Rossé de moi, a trois deuins ma mère  
S'en enquerroit : l'un vn fis annonça,  
Par l'autre vne fille elle espere,  
Le tiers, neutre me prononça.  
Et tout fut vrai, car ie vins Androgine :  
Puis, sur ma mort : l'un que pendu serai,  
L'autre qu'un glaiue est ma ruine,  
Le tiers dit que ie me noiray.  
Nul ne mentit. Estant monté à peine  
Dessus vn arbre au bort de l'eau tout pres,  
L'auoie épée, ell'se dégaine,  
Et ie tombe sur elle apres,  
La teste en l'eau : mais venir n'i feut onques,  
L'un de mes piés aus branches acroché :  
Ainsi, fils, fille, & neutre donques,  
Ie fus noyé, tué, branché.

*L'ænigme de Cleobule.*

**V**n pere douze enfans porte,  
Qui en ont trente chacun,  
Tous de diferente sorte,  
Si l'un est blanc, l'autre est brun.  
On les voit tous vn à vn,  
Iamais deus ni trois ensemble,  
Et sans qu'il en meure aucun,  
Tous les iours meurent, ce semble.

*Auertissement aus dames.*

**V**n amant, pour gaigner  
Ce qu'il desfire,  
Iure sans épargner,  
Promet, soupire.

Puis quand il a trouué  
Qui le contente,  
Et tantot abreué  
Sa foif ardente,

Adieu la foi, adieu,  
Au vent promesse,  
Autant en autre lieu,  
Changeons sans cesse.

De ces dous iouenceaus  
Guetés vous, dames,  
Qui, sur leurs ans nouueaus,  
Sont pleins de flammes.

Plutot que paille au feu  
D'ardeur l'ateignent,  
Mais, durans ausi peu,  
Tantot l'éteignent.

Comme amont & aual,  
Soit chaut, soit glace,  
Le veneur matinal  
Vn liéure chasse :

Et puis, quand pris il est,  
    Bien peu le prise,  
Car la chasse lui plait  
    Mieus que la prise.

Ainsi ces ieunes cueurs  
    Bien fort vous pressent,  
Mais rien que vos rigueurs  
    Ils ne caressent.

Car, moins les accostés,  
    Plus vous poursuivent,  
Et tant leur résistés,  
    Tant vous captient.

Mais si tot que sur vous  
    Leur point ils gagnent  
Vous êtes mises sous,  
    Et vous dédaignent.

Et, par qui humblement  
    Futes seruiés,  
Vous pleignés durement  
    Estre asseruiés.

Tantot leur feu leger  
    Ailleurs va luire :  
Glore font de changer,  
    Et tout seduire.

Non pas qu'à n'aimer point  
    Ie vous exorte,  
Et pitié, de tout point  
    Doiue estre morte.

Car, dames sans ami

De rien n'est dame,  
Et son cors endormi  
Lui rabat l'ame.

C'est la vigne sans pal  
Laisée en friche,  
Non soignée à l'egal  
De son fruit riche.

Ce poil folet sans plus,  
Age trop tendre,  
De constance estre exclus  
Deués entendre.

Cueillés la grappe ainsi,  
Non verte ou dure  
Ni flaitriffant aussi,  
Comme trop mure.

*D'absence d'amie.*

**L**e Soleil reculant  
Nos iours nous rongne,  
Et avec lui coulant  
L'Esté s'eloigne.

Les vens troublent la mer,  
Branlent la terre.  
Neige se voit ferner,  
Glace tout ferre.

Il n'est plus d'oiseau dous,  
    Qui chanter vueille,  
Et plus ne voions nous  
    Ni fleur ni fueille

Ainsi ma vie en dueil  
    Toute se tourne,  
Quand, mon Soleil, ton œil  
    Ailleurs sejourne.

Plus ne voi que langueur :  
    Et mille doutes  
Viennent glacer mon cueur  
    Sans raifon toutes.

L'Aout à beau arriuer  
    Car, toi absente,  
Toujours ce triste iuer  
    Faut que ie sente.

*Du 7.liu.des epigrammes Grecz.*

**C** Atin mes esprits me volle,  
    Et de ses yeus, peu à peu  
        Me fait fondre, comme au feu  
    S'écoule vne cire molle.  
S'ell' est brune, moins vaut-elle ?  
    Vn charbon est bien tout noir.  
    Mais quand il ard, semble à voir  
    L'œil d'une rose nouvelle.

*Dudit liure, Imitation Grecque.*

**E** Ntre les léures de Catin  
Vn moite baifer ai emblé.  
Plus dous, plus fort, plus chaut que vin,  
De fucre & canelle comblé.  
Et ce Nectar tel m'a semblé  
Coulant par ma bouche rauie,  
Qu'a sentir mon cerueau troublé,  
D'amour fuis yure pour ma vie.

*Autre imitation Greque du setieme liure  
des Epigrammes.*

**P** Ar ton faint nom, Venus, ie le confesse,  
Colérement ai iuré ce matin,  
Que d'un mois (ô Dieus combien esse !)  
Ie ne visiterai Catin.  
Mais, ô deesse, hélas, ie lui pardonne :  
S'il te plait donc, pardonne moi ausi.  
Car midi à grand peine sonne,  
Et ia demi mort fuis ici.  
Or, Aquilons, tout ce qu'un amant iure  
Souflés le au Su : quant à moy, i'aime mieus,  
Prés d'elle m'éiouir pariure,  
Que languir superstitieus.

*Quatrain, imitation Greque.*

**Q** Ve vaut, Catin, ceste fuite friuole,  
Esse qu'Amour ne te puisse attraper ?  
Tu es de pié, & ce Dieu vole,  
Comme penfes-tu échaper ?

*Eue coniuere avec le Serpent contre l'homme.*

**D** Es ceste heure, avecque toi,  
Cher Serpent, pour vne pomme,  
Je coniuere contre l'homme,  
Et fausse à iamais ma foi.  
Par ce, que toute femelle,  
D'une malice éternelle,  
Fera touiours comme moy.

*Pris de l'epigramme Grec.*

**F**emme ne font que tourment,  
Aumoins, iamais les meilleures,  
Neurent que deus bonnes heures,  
La noce & l'enterrement.

*Du latin de Plaute.*

**S**'il est quelcun qui desire,  
Sans nul repos l'empêcher,  
Deus choses lui faut chercher,  
Vne femme & vn nauire.

*Sur les œuvres de Lucian, tiré de son  
epigramme Grec.*

**L**ucian qui fit ceci,  
Aiant connu toutes choses,  
Les a dans ce liure enclofes,  
Folles & sages ausi.  
Car ce qu'un homme bien fin,  
Estime estre grand prudence,  
Tout autrement qu'il ne pense  
N'est que follie en la fin.  
Bref, en ce monde incertain,  
Nul ne peut penser ne dire  
Rien qui puisse a tous suffire  
Ne parfaitement certain.

Ains, ce qui te semblera  
Chose grande & admirable,  
Moquerie & vaine fable  
Au fens d'vn autre fera.

*Sur les ruines de Rome tiré de l'épi-  
gramme Latin.*

**E** Stranger qui viens, bon homme,  
À Rome, pour Rome voir,  
Et ne peus, même dans Rome  
Rien de Rome apercevoir,  
Voi des murailles les massés,  
Voi les marbres démolis  
Et les grans desertes places  
Des théâtres abolis.  
Voi-la Rome : confidere,  
Comme, morte qu'ell' soit or,  
Sa charoigne braue & fiere  
Semble menasser encor.  
Ell'a vaincu terre & onde,  
Puis ell' l'est veincue ausi,  
Afin qu'à veincre, du monde  
Ne lui restat rien ainfi.  
Or, sous ceste Rome esclaué,  
Rome la maitresse git,  
Et l'asseruie & la braue  
Dorment en ce mesme lit.  
Le Tibre, d'entiere marque,  
Reste seul au nom Romain,  
Et encor, sous mainte barque,

À la mer file soudain.  
Voi, combien peut la fortune,  
Ce qui ne bougeoit vient bas ;  
Et ce qui n'a cesse aucune  
Demeure, & ne se pert pas.

*Du royaume de Naples, imitation de l'épi-  
gramme Grec, qui se commence,  
Ἄγρὸς Ἀχαιμενίδου.*

**I** 'Etoie au François vn iour,  
À l'Espagnol ie suis ores,  
Vn autre & vn autre encores  
Y pourront faire leur tour.  
Sienne me croit cetui ci,  
L'autre ausi me cuidoit sienne,  
Et quiconque apres y vienne  
Il cuidera tout ainsi.  
A qui, a qui suis-ie donq ?  
C'est ici, sans doute aucune,  
Le royaume de fortune,  
Que garder nul ne peut onq.

*Quatrein de Niobé.*

**D**e viue que i'étoi', les dieus  
Me feirent pierre par enuie :  
Or Praxitel, faifant trop mieus,  
De pierre m'a remife en vie.

*Du latin de Morus.*

**D**octe Docteur, touiours tu nous viens dire  
La lettre occit, tu n'as que ce propos,  
La lettre occit : tant le redire ?  
Tu nous occis de ces deus mos :  
Mais, quant à toi, tu as donné bon ordre,  
Que nulle lettre occir onq' ne te vint :  
Lettres n'ont garde de te mordre,  
Car te voir onq' ne leur auint.  
Si n'esse à tort que tu creins, teste fote,  
D'en estre occis : bien t'en dois foucier :  
Car tu n'as d'esprit vne iote,  
Qui te puisse viuifier.

*Du latin d'Érafme.*

**C**e Iupiter, des antiques l'idole,  
(Si telle fable a quelque foi encor)  
Abuza vne Europe folle  
Sous le cornu masque d'vn tor.  
Mais aujourdui, & ce ne font plus fables,

Sous humbles peaus d'aiguelés innocens,  
Mille fortes de masqués Diabes  
Mettent la nôtre hors du sens.

## FIN DES EPIGRAMMES

DE IAN DOVBLET

Dieppoys.

### EXTRAIT DV PRIVILEGE.

**I** *L est permis à Charles Langelier Libraire iuré de l'Vniuersité de Paris, de faire imprimer & mettre en vête vn petit liure, intitulé Elegies de Ian Doublet Dieppoys, Et auons inhibé & defendu à tous Imprimeurs & Libraires, & autres marchans quelz qu'ilz soyent, d'en imprimer ou faire imprimer, vendre ne distribuer, autres que ledict Langelier aura faict imprimer, iusques à six ans prochainement venans, à conter du iour que lesdictes Elegies auront estez acheuées d'imprimer. Et ce sur peine de confiscation desdictz liures & d'amende arbitraire, ainsi qu'il est plus amplement contenu en ses lettres de priuilege. Donné à Paris, le seiziefme iour de Ianvier, l'an de grace mil cinq cens cinquantehuict.*

*Et de nostre regne le douziefme,  
Par le conseil.*

DECOVRLAY.



# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Hepséma
  - Acélan
  - M0tty
  - Promauteur1
  - Maltaper
  - Ernest-Mtl
  - Shev123
  - Cantons-de-l'Est
  - Tylwyth Eldar
-

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)